

FRANCOPHONIES DU MONDE

REVUE DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES PROFESSEURS DE FRANÇAIS
**le français
dans
le monde**



Dj·erbö

XVIII^e SOMMET
DE LA FRANCOPHONIE 2022

TOUS CONNECTÉS TOUS AU SOMMET

ENTRETIEN

Jaime Saavedra

L'action de la Banque
mondiale pour l'éducation



PRIX IVOIRE 2022

Sami Tchak

Le chantre des vies
minuscules



CINÉMA ENGAGÉ

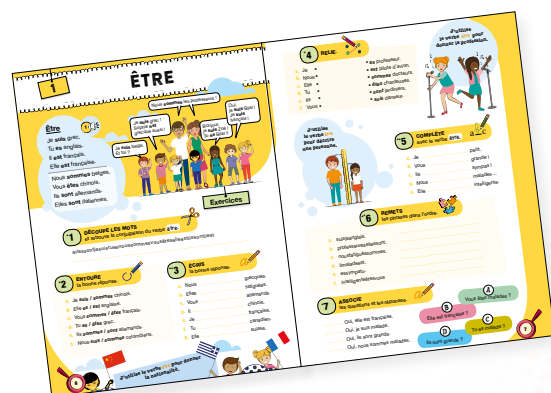
Debout !

Changer le regard
sur le handicap





Essentielle et illustrée pour les enfants et jeunes adolescents



→ **A1-A2**

Flashez ce code pour accéder à Ma première grammaire sur le site de CLE



ESPACE DIGITAL

www.cle-international.com



FRANCOPHONIES DU MONDE

REVUE DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES PROFESSEURS DE FRANÇAIS
le français dans le monde

SOMMAIRE

N° 11 - NOVEMBRE-DÉCEMBRE 2022

ACTUALITÉ

Focus

Jaime Saavedra : Focus sur l'action de la Banque mondiale pour l'éducation 2
Ghada Touili

À lire

..... 4

Écouter, voir

..... 6

Entretien

Sheena Donia - Trois questions à l'autrice de c'est Maman qui commande 8
Coumba Diop

DOSSIER

Le XVIII^e Sommet de la francophonie
Dossier réalisé par Emna Ben Jemaa

Une édition attendue 9

Formation

Le numérique est au cœur des réseaux institutionnels de la francophonie 12

OIF, la formation à la gouvernance d'internet 13

Littérature

Le Prix des Cinq continents 14
Inès Oueslati

PASSERELLES

Événement

L'Ontario français - Le Théâtre d'Action 16
Hela Hazgui

Portraits

Regards de femme 18
Annie-Monia Kakou

Témoignage

« C'est cela l'Iran dans lequel nous vivons » 20
Annie-Monia Kakou

Prix Ivoire

Sami Tchak, le chantre des vies minuscules... 21
Khalil Diallo

Festival

Les jeunes cinéastes osent! 22
Hela Hazgui

Prix Nobel

Annie Ernaux, ou les années d'une femme ... 24
Dominique Mataillet

Art

Festival de Namur : Le Fonds Images de la Francophonie au service du cinéma 25
Inès Oueslati

Théâtre

Loti Abdelli, quand le francophone adapte son français 26
Emna Ben Jemaa

Cinéma engagé

« Debout! » Un film documentaire pour changer le regard sur le handicap 28
Coumba Diop

Affiches

Trois événements, trois affiches 30
Inès Oueslati

PÉDAGOGIE

Fiche pédagogique

Contes africains, le patrimoine oral 31
Inès Oueslati

Édito



Chères lectrices, chers lecteurs,

Ce numéro de *Francophonies du Monde* est consacré au XVIII^e Sommet de la Francophonie, qui se tiendra les 19 et 20 novembre 2022, sur l'île de Djerba, en Tunisie. Ce pays qui a accueilli le dernier congrès virtuel de la Fédération internationale des professeurs de français.

Cette fois, c'est la fête des nations francophones et de leurs alliés. Mais on retient que cette célébration est placée sous le sceau du numérique. L'OIF veut réduire cette fracture numérique qui concerne la plupart des pays africains après plus d'un demi-siècle d'existence, car, dans un monde globalisé, il est urgent de combler un fossé qui anéantit tout effort de développement.

Il s'agit donc pour l'OIF de prendre à bras-le-corps cette fracture numérique. Il est important de rappeler qu'elle décernera le Prix des Cinq Continents en janvier 2023. Ce prix garde tout son prestige à travers les œuvres de qualité primées tous les ans et qui régaleront les férus de bonne littérature.

Un grand merci au jury pour la rigueur du travail abattu.

En définitive, dans ce numéro de *Francophonies du monde*, c'est la fête du numérique et celle du livre dans leur dimension géographique et esthétique.

Un clin d'œil aux lecteurs.

Bonne lecture,

Baytir Kâ

Président de la Commission pour l'Afrique et l'Océan Indien (CAOI)

ABONNEZ-VOUS!

FRANCOPHONIES DU MONDE le français dans le monde

☐ Abonnement NUMÉRIQUE 1 an :
49 euros
(6 numéros en PDF interactif du Français dans le monde
+ 3 Francophonies du monde en PDF interactif
+ espace abonné en ligne)

☐ Abonnement PREMIUM 1 an :
88 euros
(6 numéros du Français dans le monde
+ 3 Francophonies du monde
+ espace abonné en ligne)

☐ Abonnement INTÉGRAL 1 an :
99 euros
(6 numéros du Français dans le monde
+ 3 Francophonies du monde
+ 2 Recherches et Applications
+ espace abonné en ligne)

Les frais d'envoi sont inclus dans tous les tarifs (France et étranger).

POUR TOUT RENSEIGNEMENT, CONTACTEZ-NOUS!

+33 (0)1 40 94 22 22 • fdlm@cometcom.fr / sferrand@fdlm.org

Francophonies du monde n° 11

Supplément au n° 443 du Français dans le monde
(numéro de commission paritaire : 0417T81661)

Directeur de la publication : CYNTHIA EID - FIPF
Rédactrice en chef : GHADA TOUILI
Relations commerciales : SOPHIE FERRAND
Secrétariat de rédaction : CLÉMENT BALTA, INÈS OUESLATI
Maquette : MARINE GOUY
Correction : JULIETTE BAIN-COHEN-TANUGI

Photos de couverture : ©



© CLE international 2022

Revue de la Fédération internationale des professeurs de français (FIPF), réalisée avec le soutien de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) et la collaboration de l'Association des professeurs de français d'Afrique et de l'Océan Indien (APFA-OI)

LE FRANÇAIS DANS LE MONDE - 92, avenue de France - 75013 Paris
Rédaction : +33 (0)1 72 36 30 71 - www.fdlm.org cbalta@sejer.fr
Abonnements : +33 (0)1 40 94 22 22 - Fax : +33 (0)1 40 94 22 32
FIPF - Tél. : +33 (0)1 46 26 53 16 - www.fipf.org sejeriat@fipf.org

www.fdlm.org, onglet « Suppléments »

ORGANISATION INTERNATIONALE DE la francophonie



JAIME SAAVEDRA : FOCUS SUR L'ACTION DE LA BANQUE MONDIALE POUR L'ÉDUCATION

Jaime Saavedra est directeur mondial pour l'éducation au sein de la Banque mondiale. Acteur œuvrant dans le domaine de l'éducation, il nous présente la stratégie de la Banque mondiale en la matière ainsi que son champ d'action. Interview.

À la suite de la crise sanitaire, quel état des lieux peut-on faire, en matière d'éducation ?

Malheureusement, bien avant la pandémie de 2019, le monde a commencé à vivre un début de crise de l'apprentissage. Dans les pays à faibles revenus, 57% des enfants ayant l'âge de 10 ans ne savaient lire et comprendre un texte simple; ce qui est dramatique. Cette crise a été aggravée par la pandémie de COVID-19 parce que, dans plusieurs parties du monde - et notamment le sud - une majorité d'enfants et de jeunes ont vu leur processus d'apprentissage interrompu, à cause de la fermeture des écoles. Lors de ces dernières années, nous avons travaillé avec l'UNESCO, l'UNICEF et d'autres structures, afin d'analyser l'impact de cette pandémie sur l'éducation. Il en ressort que la lecture sans compréhension - que l'on désigne également comme la « pauvreté d'apprentissage » - pourrait passer à 70% selon les dernières simulations.

Indéniablement, l'éducation vit une crise parce que nous sommes dans une conjoncture globale qui est très complexe, à cause de la crise économique, la crise de l'emploi, la crise de la santé, mais aussi de la guerre (première guerre ouverte depuis des décennies). Toutefois, cette crise de l'éducation est une crise silencieuse parce qu'on ne voit pas son impact d'une manière directe, mais elle affecte fortement, l'image de l'école auprès des familles et l'apport de l'enseignement dans les sociétés.



© Olivier Grant, Banque mondiale

Quelles seraient les solutions pouvant atténuer l'impact de cette crise ?

Nous évoquons cela dans le rapport exécuté avec nos institutions partenaires. Ce que les pays doivent faire pour compenser ce manque d'apprentissage accentué par la pandémie, c'est de garantir l'accès des enfants à l'école et de faire en sorte que leur niveau d'apprentissage soit évalué. Cette démarche est primordiale car elle permet de prioriser en matière d'apprentissage et puisqu'on ne peut pas rattraper tout un programme d'études, il faut être pragmatique et miser sur les connaissances fondamentales (à savoir, lecture, écriture, numérisation ainsi que les matières sociales).

Dans tous les pays, on peut voir des programmes riches et profonds mais, souvent, les instituteurs ne peuvent pas les exécuter. Là aussi, on doit être pragmatiques et assurer un apprentissage tenant compte du niveau des élèves, en leur enseignant en fonction de leurs capacités et non en fonction de leur âge. Des techniques pédagogiques permettent de réaliser cela, grâce à des programmes, des vidéos et des tutoriels.

Le défi est que cela ne doit pas être fait pour une école mais pour des milliers d'écoles. Certes, ce n'est pas facile pour certains pays, mais c'est urgent et il n'y pas de problèmes de développement facile à résoudre.

Ces politiques ont été adoptées dans certains pays comme le Brésil, certains états en Inde, au Nigeria, au Ghana... C'est la preuve que ces pratiques sont réalisables et le principal défi est de le faire savoir ! L'engagement politique des gouvernements garantit la mise en œuvre des solutions adéquates.

Y a-t-il des projets, dans ce sens, avec le continent africain ?

Un accord a, récemment, été signé, à la suite d'une réunion, à laquelle ont pris part des ministres de l'Éducation de 18 pays réunis à Accra afin de discuter de la stratégie d'éducation pour l'Afrique de l'ouest et l'Afrique centrale. Parmi les domaines de réflexion, la réduction de la pauvreté d'apprentissage qui s'élève actuellement en Afrique à 80%. Développer l'enseignement secondaire constitue, également, un défi pour la région.

Que faire pour les élèves qui ont 15 ou 20 ans et qui n'ont pas été dans le système éducatif jusqu'à l'acquisition des compétences fondamentales ?

Malheureusement dans certains pays de l'Afrique subsaharienne, ce problème persiste. Beaucoup de pays développent le concept « d'éducation informelle » ou éducation de seconde chance pour les enfants qui ne sont plus très jeunes et qui n'ont pas acquis les compétences fondamentales.

Il y a des investissements et des programmes techniques mais ils concernent surtout des enfants de 12 ou 13 ans car il est plus facile de les faire revenir à l'école que les jeunes adultes. Il faut donc adapter les programmes en question en fonction de chaque âge.

Et à propos de la scolarisation des filles ?

En terme d'apprentissage, il n'y a pas de différence entre les filles et les garçons. L'on peut même constater que les filles sont souvent meilleures élèves. Le problème se pose au niveau des études secondaires où certaines décrochent à cause de normes culturelles, du mariage, des risques liés à la sécurité, etc.

Le maintien et le retour des filles à l'école, particulièrement dans le secondaire est tributaire de problèmes devant être résolus tels que la violence sexuelle, à la maison ou dans la communauté et les questions d'hygiène (la création des toilettes séparées, par exemple).

Il y a donc plusieurs axes sur lesquels nous devons continuer à travailler en terme de scolarisation des filles : la sécurité sur le chemin et dans l'école, les moyens de transport (l'utilisation des vélos par exemple), l'éclairage dans les rues, etc.

Les filles sont aussi importantes que les garçons pour nous. La question de l'école sûre et inclusive est un des piliers de notre

stratégie éducative. Nous devons garantir que les filles et les garçons soient en sécurité à l'école. Si un enfant se sent agressé, physiquement, verbalement ou sexuellement, l'apprentissage est impossible. C'est pour cette raison que nous travaillons avec les communautés éducatives et les enseignants sur ces questions liées à la violence sexuelle, un problème malheureusement très présent en Afrique, mais pas uniquement.

Quelle place a l'enseignant, dans le cadre de ces stratégies d'accompagnement ?

Un des enseignements tirés, suite à la pandémie, est que l'éducation passe surtout par l'interaction entre l'enseignant et l'élève et c'est cette interaction qui garantit la qualité de l'apprentissage. De ce fait, la technologie peut aider en matière d'enseignement, mais elle ne remplace pas l'enseignant compétent.

C'est pour cette raison que nous devons travailler avec les enseignants. À court terme, le réseau éducatif doit disposer des manuels et de plans de cours qui constituent une base confortable pour une pédagogie efficiente. Nous devons donc mettre à leur disposition des supports détaillés, les assister également dans la manière d'enseigner, d'ajuster leur comportement et leur interaction avec les élèves. Nous devons leur fournir des supports innovants avec des contenus améliorés.

Nous avons mis en place des programmes de coaching qui peuvent aider les professeurs en matière de performance et de comportement dans la classe pour garantir une meilleure interaction avec les élèves. Outre cet accompagnement, il est nécessaire que les pays s'engagent dans l'amélioration de la carrière des enseignants sur la base de leurs compétences, afin de les motiver davantage. ■



© <https://www.worldbank.org/en/about/people/j/jaime-saavedra-chanduvi>

Jaime Saavedra est directeur général du Pôle d'expertise en éducation au sein du Groupe de la Banque mondiale. Ressortissant péruvien, il a été professeur, chercheur universitaire et auteur de nombreux articles scientifiques. Il a aussi été ministre de l'Éducation dans le gouvernement péruvien de 2013 à 2016 et a occupé des postes de haut niveau dans des organisations internationales et des laboratoires d'idées.

Tout au long de sa carrière, Monsieur Saavedra a dirigé des travaux en matière de lutte contre la pauvreté et les inégalités d'emploi et de travail, et d'autres en lien avec l'économie de l'éducation et l'évaluation des systèmes éducatifs. ■

GHADA TOULI



LA BANQUE MONDIALE
IBRD • IDA | GROUPE DE LA BANQUE MONDIALE

EL HADJ KASSÉ : UNE POÉSIE ORACULAIRE

Ailleurs et ici est un recueil de poèmes d'El Hadj Kassé, journaliste, communicant et écrivain sénégalais. Le poète y aborde un militantisme par les mots et contre la résignation. Révélant les injustices pour mieux les affronter, les constatant pour mieux

les annihiler, El Hadj Kassé dresse le portrait d'un monde personnel et intérieur où cohabitent d'antagonistes dualités : le passé et l'avenir, l'ailleurs et l'ici.

Lecture du monde et des tréfonds de soi, chacun des vingt et un poèmes de ce recueil est une ode à l'attachement aux valeurs communes, à l'enracinement dans une culture collective et à une quête d'un laborieux équilibre avec l'Autre.

Très présente dans ces textes poétiques, une figure maternelle particulière et

très inspirante par sa puissance et sa diversité : Mère Nature. Représentée à travers sa lumière, ses phénomènes physiques, son caractère de muse et de grande enchantresse, la nature est ici omniprésente. Comme elle, le temps est une figure bien représentée : à la fois, allié et ennemi de l'Homme.

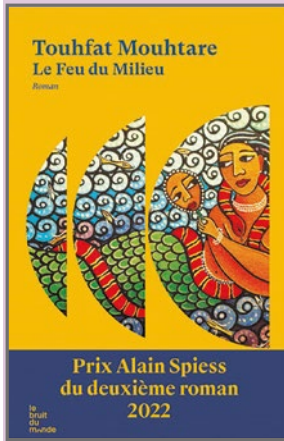
Le recueil s'articule autour de quatre parties : « Présent indicatif », « Éternité », « Ballade » et « Courage ». Le poète y aborde des thématiques en lien avec la réalité, d'autres relevant de l'imaginaire, de l'onirique et du quasi-oraculaire.

Philosophe de formation et spécialiste en psychologie et en sociologie, El Hadj Kassé retranscrit le cheminement d'une pensée intérieure et suit, en vers, les pérégrinations d'un esprit libre et foisonnant, récrivant l'anecdotique présent et imaginant un futur chargé d'une « réinvention festive » et prometteur de belles « idylles à venir ». ■

INÈS OUESLATI

ROMAN

TOUHFATT MOUHTARE : L'ORIGINALITÉ RÉCOMPENSÉE



Touhfatt Mouhtare, *Le Feu du milieu*, édition Le Bruit du monde.

Le Feu du milieu, de la Comorienne Touhfatt Mouhtare, édité par Le Bruit du monde, a décroché le prix Alain Spiess 2022. Un deuxième roman salué pour son originalité et un succès augurant d'autres distinctions, selon de nombreux critiques.

Il s'agit d'un roman dont les actions se déroulent sur l'île d'Itsandra, aux Comores. Gaillard est le personnage principal de cette œuvre et le point focal d'une narration qui se veut le miroir de ses états d'âme et qui suit le rythme de ses rencontres et de l'aspect fantastique qui s'en dégage.

S'enchevêtrent alors, dans ce récit, le prosaïque et le légendaire, le réalisme et le conte imaginaire.

En décrivant le quotidien de cette servante et en épousant la démarche foisonnante de sa pensée, l'autrice abolit les frontières entre le monde imaginaire et le monde réel.

Au fil des 334 pages qui constituent ce roman, on assiste à un parcours initiatique lors duquel l'héroïne découvre le monde et se découvre à travers ses interactions avec ceux qui l'habitent.

En effet, lors de ce voyage intérieur jalonné d'allusions au surnaturel, Gaillard est accompagnée de figures parentales comme celle de sa mère adoptive, qui lui raconte des légendes héritées de ses ancêtres, et celle de son maître, qui lui fait apprendre le Coran.

Grâce à eux, la jeune femme s'adonne, avec soif et curiosité, à la quête du savoir et entreprend ainsi une quête de la liberté.

En outre, une rencontre avec Halima, une fille fuyant un mariage forcé, vient donner aux pérégrinations de Gaillard, une note intrigante. À deux, elles croisent des personnages fantasmagoriques comme les djinns. Les deux femmes s'emparent ainsi de l'imaginaire monopolisé par les hommes, le visitent en le déconstruisant.

Mouhtare explore, dans son roman, la mémoire commune, à la recherche de vérités. Elle déclare avoir recouru à l'imaginaire collectif en se faisant aider par des sages de sa communauté. C'est de cette façon que l'autrice a pu créer ses propres mythes et inventer ses propres légendes. Touhfatt Mouhtare est née en 1986, à Moroni, aux Iles Comores. Arrivée en France dans le cadre de ses études, elle y poursuit un parcours d'autrice entamé dans ses îles natales. Son premier roman, *Vert cru*, a été édité en 2018 et a obtenu la mention spéciale du prix du Livre insulaire au Salon d'Ouessant. ■

INÈS OUESLATI

Le prix Alain Spiess a été inauguré en 2017 en l'honneur de l'écrivain Alain Spiess, décédé en 2008. Il distingue Les ouvrages jugés singuliers. Depuis sa création, ont été récompensés...

- En 2017 : *Une chance folle*, Anne Godard, Éditions de Minuit
- En 2018 : *Leurs enfants après eux*, Nicolas Mathieu, Actes Sud
- En 2019 : *Trois concerts*, Lola Gruber, Phébus
- En 2022 : *Là d'où je viens a disparu*, Guillaume Poix, Éditions Verticales ■

CONTES

CONTES AFRICAINS, L'HOMMAGE AU PATRIMOINE ORAL

Contes africains est un recueil qui regroupe vingt contes ivoiriens paru chez Gründ Jeunesse et Nimba. Cet ouvrage est le fruit de recherches effectuées par l'association « Des livres pour tous », créée par l'autrice ivoirienne Marguerite Aboüet.

Les histoires compilées n'ont pas d'auteurs connus mais font partie d'un patrimoine oral que ladite association entend préserver en les collectant et en les offrant au public.

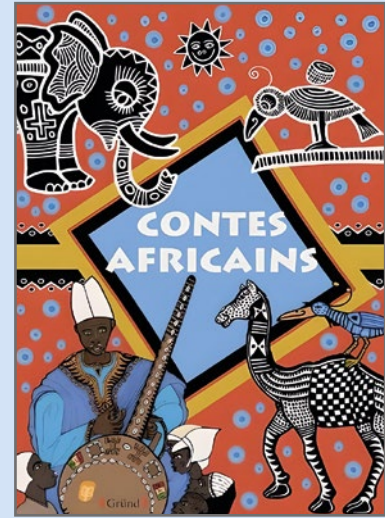
Souvent allégoriques et à tendance instructives, ces contes ont été revus par des auteurs et accompagnés d'illustrations de dessinateurs africains. Ce travail a été l'occasion de véhiculer des valeurs parfois absentes des versions originales, comme la valorisation de l'apport de la femme dans la société et l'allusion aux problématiques écologiques.

Regroupant des contes emplis de sagesse et dotés indirectement de morales, cet ouvrage se destine à un public large, à travers l'évocation de thématiques universelles. La transmission de cet héritage culturel sonore s'adapte également aux spécificités du jeune public adepte de culture numérique. Ainsi, un QR Code permettra à ceux qui le souhaitent d'écouter les créations sonores sublimant le contenu des vingt contes.

Rappelons qu'avant ce projet de livres l'association de Marguerite Aboüet avait travaillé sur une série de podcasts à partir de contes africains. L'autrice de bandes dessinées s'était associée avec le

collectif français de créateurs sonores, Making Waves, donnant ainsi naissance à un contenu radiophonique diffusé sur Radio France internationale (RFI).

Contes africains est un hommage rendu au patrimoine sonore en le retranscrivant et un effort d'immortalisation de sa richesse à travers sa numérisation. ■



Marguerite Aboüet, *Contes Africains*, Éditions Gründ Jeunesse/Nimba.

INÈS OUESLATI

ROMAN

« BALAD », UN ALBUM DE SENTIMENTS



© DR

Balad, de Lina Gargouri, est publié chez Awtar Édition. Cette jeune Tunisienne a fait le choix d'associer ses deux passions, la photographie et l'écriture, au profit d'un ouvrage conçu comme un hommage à Sfax, grande ville du Centre tunisien.

L'autrice offre à son lecteur une balade dans ces terres qu'elle affectionne. Au rythme de ses pérégrinations, se construit le cheminement de sa pensée.

Quatre chapitres en constituent les axes majeurs : terre, mer, lumières, senteurs. Maniant la photo et la prose, la jeune femme offre une image animée de sa ville, dotée de lumières et d'odeurs. On découvre ainsi, à travers les illustrations et le texte, des scènes de vie pourvues d'un grand réalisme et on accompagne la fulgurance comme la profondeur de la réflexion qui nous est offerte.

Les images de la mer, du mouvement des vagues, de l'agitation des barques des pêcheurs allant y chercher de quoi faire vivre leur famille et nourrir les leurs rappellent à l'autrice le destin tragiquement choisi par les migrants qui s'aventurent en mer. L'activité quotidienne des ouvriers autour de la récolte des olives plonge, quant à elle, Lina Gargouri et son lecteur dans une introspection en lien avec les ancêtres et leur attachement à leurs terres.

« Ce livre est une capture d'image, loin des clichés », construite comme une ode aux racines. *Balad*, qui signifie « ville » est le premier livre d'une collection que Awtar Édition entend lancer afin de promouvoir différentes villes à travers le regard et la plume de leurs jeunes talents. ■

INÈS OUESLATI

TUNISIE : LA FRANCOPHONIE À L'ACADÉMIE DES LETTRES

S'est tenue, à l'Académie tunisienne des Sciences, des Lettres et des Arts Beit el-Hikma, le 14 octobre 2022, une journée d'études intitulée « Littérature, imagination et histoire dans la littérature tunisienne de langue française ». Cet événement a été l'occasion pour d'éminents universitaires de débattre autour de la présence tunisienne dans le champ francophone et de la représentation du réel et de l'imaginaire tunisiens à travers les productions littéraires en langue française.

Ce rassemblement a été marqué par l'inauguration d'une nouvelle chaire au sein de cette institution académique. Une initiative de professeurs des universités tunisiennes a, en effet, permis de créer un groupe de recherches en littératures francophones.

Le groupe de chercheurs prévoit la mise en place d'un programme d'activités qui débutera à la rentrée 2022-2023. Composé d'auteurs et d'universitaires, cette initiative permettra de consolider les efforts des acteurs de la francophonie littéraire en Tunisie et de cibler des objectifs communs tels que la valorisation et l'étude du livre tunisien en langue française. ■

« PAPILLON » D'ISSAM BOUGUERRA, PRIMÉ AU FESTIVAL « MON PREMIER FILM »

Omar, le personnage principal du film *Papillon*, d'Issam Bouguerra, coudoyé d'or au festival international « Mon premier film », a osé prendre à la légère ce qui est sérieux : la mort. Il a par conséquent été battu à mort à cause d'un sourire esquissé, en plein milieu de l'enterrement d'une femme inconnue. Un sourire que l'on oserait penser « bête », mais qui en dit long sur la fierté d'un personnage qui a tenté, pour la première fois de sa vie, de vivre sa passion, le cinéma.

Le film commence par une image : Omar à terre, serrant sa caméra contre sa poitrine, recevant des coups de pied d'une foule enragée. De fil en aiguille, les scènes, d'abord éparpillées à travers l'espace et le temps, comme un vol de papillon, prennent forme, et l'histoire s'éclaircit, agrémentée d'humour et de fantaisie.

On comprend vite qu'Omar a bravé les interdits et s'est hasardé dans la voie qu'il a choisie par et pour lui-même. Une audace rare à Kairouan, une ville du centre de la Tunisie ! Il a volé de ses propres ailes alors que ses deux amis, Aymen et Yassine, restaient

coincés dans le piège d'une vie monotone où les jours se répètent à l'infini, où l'avenir ne vaut pas grand-chose et où les rêves s'inventent et se tuent dans l'œuf.

Dans cette ambiance, Omar décide de quitter la faculté de lettres qui le destinait à une carrière de professeur d'anglais dans un lycée quelconque. Son ambition est de se faire accepter dans une école d'audiovisuel dans la capitale, Tunis. Pour cela, il doit remporter un concours où il doit raconter une histoire en images. Le sujet doit être relié « aux rites et aux rituels ».

Au lieu de photographier les mariages et les cérémonies de circoncision, comme de coutume, Omar choisit de filmer des

funérailles, depuis l'agonie jusqu'à l'enterrement, en passant par le « bain » et la mise du corps dans son linceul.

À travers un jeu comique, presque clownesque, Issam Bouguerra laisse entrevoir une vraie terreur face à la mort. L'ami Yassine, par bonté et naïveté naturelle avait accepté de jouer le cadavre, mais il a très vite jeté l'éponge, terrifié par

la proximité du trépas. Omar s'aventure donc dans un vrai enterrement avec une caméra cachée. Toujours sur le même ton ironique, le réalisateur met en avant l'ambiguïté de cet « événement » de vie, qui paraît, dans le film, tantôt banal, tantôt exceptionnel, et tantôt tragique, tantôt comique. Il est de plus, fatalement lié à l'avenir d'Omar. Ce dernier, bien qu'il ait été par chance accepté à l'école de cinéma, rate sa première année. La cause ? Hamed, un photographe de studio spécialisé dans les mariages orne par une série de papillons colorée toutes les pellicules qu'il reçoit, aussi bien celles des mariés que celles des morts, à Kairouan comme à Tunis. Un peu comme si les coutumes et les rituels, malgré

leur banalité, se figeaient dans le temps et dans l'espace, à l'image de ces papillons fantaisistes, et gâchaient ainsi tant de vies et d'espoir.

Issam Bouguerra est actuellement en prison depuis près de dix mois en attente de son procès. Il est accusé de trafic de cannabis.

Son affaire a mis en lumière, encore une fois, la loi 52, qui condamne chaque fois les détenteurs de cette drogue récréative à des peines de prison et à des amendes et qui met en péril l'avenir de milliers de jeunes Tunisiens. ■

HELA HAZGUI



ET TOUT EST DÉPEUPLÉ

Fondateur du mouvement NOUS Théâtre, directeur du Festival 4 Chemins à Port-au-Prince, créateur haïtien protéiforme et prolifique, Guy Régis Jr a donné au dernier festival des Francophonies de Limoges, en septembre dernier, une représentation de sa pièce *L'Amour telle une cathédrale ensevelie*. Deuxième volet de sa *Trilogie des dépeuplés*, elle donne une vision intime et poétique du drame des migrations forcées.

L'auteur décrit l'action en une phrase : « *Le Fils exauce le vœu de la Mère, en lui pêchant un mari, un retraité canadien, sur un site internet. À son tour, il embarque sur un boat-people pour retrouver la Mère à Montréal.* » Et le drame de rouler comme un ressac que guette la houle. Dans une mise en scène saisissante qu'il a lui-même conçue, Guy Régis Jr découpe le plateau en des espaces où se joue une double tragédie. Intime d'abord, entre la Mère et le mari, qui se déchirent dans des dialogues âpres qui tendent à l'irréconciliable. Collectif ensuite, celui de ce Fils qui part sur un vaisseau de fortune et d'infortune, comme tant d'autres candidats à l'exil vers un monde qu'ils imaginent nouveau.

Ce passage du particulier à l'universel se fait par écran interposé, un voile sur lequel passent des images progressivement insoutenables de boat-people perdus en mer, images issues du film documentaire *Fuocoammare, par-delà Lampedusa* de Gianfranco Rosi. Car l'écrivain et artiste haïtien ne circonscrit pas la tragédie de la migration à sa seule île natale. Il a voulu que « *cette histoire des multiples départs ne [soit] pas seulement celle des Haïtiens* ». Même si, avec cette pièce, il s'inscrit dans la droite ligne de cette littérature du déplacement et du déracinement qu'ont explorée d'autres natifs de Port-au-Prince avant lui, Émile Ollivier (*Passages*, 2001) ou plus récemment Jean-Claude Charles (*De si jolies petites plages*, 2016) et Louis-Philippe Dalember (*Mur Méditerranée*, 2019).

Par les chants et par les grèves

C'est par ces allers-retours entre la scène et cet ailleurs flottant où vogue la galère que le « *grand naufrage entre jusqu'au cosu appartement* » du couple. « *Le grand naufrage s'est immiscé tel un doux chant lancinant, triste, irrésolument beau* », glisse Guy Régis Jr. Et c'est pourquoi il a créé un troisième espace, fait de sable et d'eau, mimant la plage et son horizon liquide. Un espace où s'exprime un chœur lyrique en dix chants créoles qui offrent à la pièce sa respiration et sa scansion. Un couplet explique le titre et entretient l'idée d'une fatalité alors même que la capitale haïtienne est aujourd'hui gangrenée par des dizaines de bandes armées :



▲ Comme un terrible fond d'écran, des images de boat-people et de naufragés déferlent sur la scène.

« *L'amour s'est pulvérisé comme poussières, comme une cathédrale sous les décombres d'un tremblement de terre.* » Souvenirs de l'auteur qui, en 2010, entendaient partout monter les chants de prières des survivants sur les gravats de l'île ravagée...

Parés pour la Tempête

Vue aux Zébrures d'Automne de Limoges, qui la coproduit, *L'amour telle une cathédrale ensevelie* est la première pièce montée de *La Trilogie des dépeuplés*, parue en septembre aux éditions des Solitaires Intempestifs. Elle correspond à son deuxième volet, celui du Fils, intercalé entre le Père (*Étalé deux pieds devant*) et la Mère (*Et si à la mort de notre mère*).

« *J'ai écrit cette pièce en pensant profondément à ces voyages qui disloquent les liens familiaux, témoigne le dramaturge. Car il s'agit bien, lors de ces inénarrables départs, de familles disloquées.* » Et de cette trinité prosaïque et détruite, ne reste pour saint-esprit que cet amour déchu, dont on entend ici battre les sourdes pulsations enseveli sous les ruines d'une cathédrale. ■

CLÉMENT BALTA

L'amour telle une cathédrale ensevelie de Guy Régis Jr.

À voir à la Cartoucherie, théâtre de la Tempête, à Paris, du 11 novembre au 11 décembre.

Site de l'auteur :

www.guyregisjunior.com



SHEENA DONIA

ENTRETIEN AVEC L'AUTRICE DE « C'EST MAMAN QUI COMMANDE! »

Autrice d'origine gabonaise, maman de quatre enfants âgés de 13 à 24 ans, consultante en communication et coach en image, créatrice de contenus, Sheena Donia est une femme aux multiples casquettes. Dans *C'est maman qui commande!*, une bande dessinée destinée à toutes les familles, elle décrit le quotidien d'une maman qui mène à la baguette ses enfants avec de la poigne, de l'humour et surtout beaucoup d'amour.

Comment vous est venue cette envie de croquer la vie quotidienne?

Petite, je lisais *Les Six Compagnons*, *Tom-Tom et Nana*, ainsi que *Martine*. Ces livres m'ont fait voyager malgré le fait que je ne me reconnaissais pas forcément à travers les personnages des parents ou des grands-parents. En tant qu'enfant néanmoins, je partageais des points communs avec les jeunes héros de ces ouvrages. Désireuse de faire en sorte que des enfants, afrodescendants ou non, puissent voir leur quotidien dans une bande dessinée ou s'identifier aux personnages, j'ai décidé de réaliser cette bande dessinée.

«C'est maman qui commande!», que signifie précisément ce titre?

Je viens d'une culture où la parole de l'adulte prime sur celle de l'enfant. Au Gabon, la maman est le pilier de la famille; elle a besoin de cette autorité naturelle. Pour moi, il ne s'agit pas seulement de commander mais d'expliquer à l'enfant pourquoi il réalise cette tâche. Je pars du postulat que le parent sait mieux que l'enfant ce qui est bon pour lui et doit donc garder l'autorité.

Votre BD est publiée en Afrique francophone. Quel est le retour de vos lecteurs sur le continent?

Il est très positif, aussi bien de la part de mamans qui m'envoient des vidéos de leurs enfants ou de ces derniers qui me disent : « J'ai l'impression de voir ma mère ! » Réaliser cette bande



dessinée afin de donner l'opportunité à des enfants de se reconnaître dans ces histoires, contrairement à moi qui n'en ai pas eu l'occasion quand petite fille je lisais *Tom-Tom et Nana*, me tenait particulièrement à cœur. Pour moi, il était essentiel que cette population, un peu « invisibilisée » dans le monde de la BD, puisse s'identifier aux personnages. Je voulais également qu'une maman soit pour une fois l'héroïne de l'histoire et non pas les enfants.

Quelle est la place des papas dans votre BD?

Il ne faut pas se méprendre sur le message que je veux envoyer. Je rappelle que le titre est : *C'est maman qui commande!*, et non pas : *C'est madame qui commande!* Mon héroïne

ne commande que les personnes qui l'appellent maman, c'est-à-dire les enfants.

Prévoyez-vous une suite à votre BD?

Je prévois de traduire *C'est maman qui commande!* en anglais et de l'exporter dans plusieurs pays anglophones, notamment en Afrique du Sud, au Kenya et au Nigeria, mais aussi en Angleterre, au Canada et aux États-Unis. Par ailleurs, je suis en train de rédiger le second tome qui devrait s'intituler : *C'est maman qui commande! Les tatas c'est pas mieux!* Je compte toujours y rendre hommage aux mamans, mais dans un sens beaucoup plus large, car la BD prendra comme prétexte la configuration familiale en Afrique. ■



P. 9-11

Les temps forts du Sommet

P. 12

Le numérique est au cœur des réseaux institutionnels de la francophonie

P. 13

OIF - La formation à la gouvernance d'Internet

P. 14-15

Prix littéraire

LE XVIII^e SOMMET DE LA FRANCOPHONIE

UNE ÉDITION ATTENDUE

DOSSIER RÉALISÉ PAR EMNA BEN JEMAA



L'île de Djerba, qui se trouve dans le sud de la Tunisie, abritera le XVIII^e Sommet de la Francophonie, un événement tant attendu!

Tout est fin prêt pour recevoir les 19 et 20 novembre 2022 les chefs d'État et de gouvernement membres de la Francophonie. En tout, 88 états de tous les continents seront représentés à Djerba.

Ce sommet a lieu tous les deux ans, mais sa dernière édition date d'octobre 2018. L'événement a tout d'abord été retardé à cause de la pandémie de Covid et il a fallu ensuite laisser le temps au pays hôte de finaliser les préparatifs de cette grande rencontre. C'est le chef d'État ou de gouvernement du pays hôte qui en assure la présidence pendant deux ans jusqu'au sommet suivant. C'est donc naturellement Kaïs Saïed, le président de la République tunisienne, qui présidera cette édition.

La Tunisie, où la seconde langue est le français, est l'un des pays fondateurs de la Francophonie institutionnelle, avec le Sénégal, le Niger et le Cambodge. Elle est également un membre actif de l'Organisation internationale de la Francophonie.

Cette 18^e édition, placée sous le signe du numérique, a pour thème : « La Connectivité dans la diversité : le numérique, vecteur de développement et de solidarité dans l'espace francophone. »



Pour un espace numérique plus inclusif au service de l'humain

Comme l'a souligné le dernier rapport sur la langue française, il existe une fracture numérique prononcée en Afrique francophone. L'accès au numérique et son utilisation entre les pays francophones ne sont pas les mêmes entre pays membres de la Francophonie. Cela constitue un frein au développement de la langue française, et à l'accès à l'information et à la culture. Le français représente actuellement la quatrième langue d'Internet, après l'anglais, le Chinois et l'espagnol.

Une nouvelle Stratégie de francophonie numérique a, à ce titre, été adoptée pour la période 2022-2026 lors de la Conférence ministérielle de la Francophonie du 10 décembre

2021. Les États et gouvernements membres et l'OIF se sont engagés pour les cinq ans à venir à assurer l'allocation des ressources nécessaires à la mise en œuvre et au suivi régulier de la Stratégie de la Francophonie numérique.

Cette stratégie vise l'accélération de la transformation numérique dans les pays francophones au service du renforcement de la démocratie et des droits humains. Elle permettra à terme le développement d'un espace numérique favorisant la diversité culturelle et linguistique, et la création d'une sphère d'influence pour la langue française.

Le Forum économique francophone aura lieu en marge des travaux du sommet, les 20 et 21 novembre. Ce forum est une composante importante de l'action économique de l'Organisation internationale de Francophonie. Les intervenants

UN SEUL ESPACE, DIFFÉRENTES CULTURES FRANCOPHONES

Quarante-quatre pavillons ont été prévus pour accueillir les pays désireux d'exposer leurs traditions, leurs artisanats et leurs cultures spécifiques, en plus du pavillon de la Tunisie et de celui de l'Organisation internationale de la Francophonie.

Le village sera animé de conférences thématiques, d'ateliers, de manifestations culturelles, de spectacles et d'événements. Le lieu permettra ainsi un brassage et un mélange des cultures francophones, dans une ambiance festive.

Mme Memia Taktak, commissaire du village, explique que « *la multitude de brassages culturels et de projets qui vont habiter le village vont lui donner une dimension particulièrement forte* ».

Le village de la Francophonie est ouvert à tous les participants au Sommet ainsi qu'au grand public. ■



© OIF

vont se pencher sur la problématique de la croissance partagée dans l'espace francophone. Ce sera par ailleurs une occasion de rencontres entre des intervenants économiques dans l'espace francophone, mais également de débats et de discussions. Cette réunion permettra de créer des liens de coopération économiques et d'affaires et de dynamiser les échanges entre les pays membres de la Francophonie.

C'est (aussi) la fête, de la Francophonie, à Djerba

C'est l'effervescence à Djerba. Toute l'île se prépare pour accueillir les participants au sommet et aux manifestations qui l'accompagnent. Ahmed, un commerçant à Houmet Souk se dit ravi : « Nous sommes prêts pour accueillir des visiteurs venant de tous les continents. Pour nous, c'est une opportunité économique et une aubaine pour le tourisme. De plus, je sais que je vais pouvoir communiquer avec eux puisqu'ils s'expriment tous en français ! »

L'île de Djerba vivra pendant plus d'une semaine au rythme de la Francophonie, avec plusieurs manifestations et événements à travers l'île, qui commenceront avant le sommet proprement dit.

Un village de la Francophonie a été installé et accueillera les visiteurs du 13 au 22 novembre. Conçu comme un espace d'échange, ce village permettra à des francophones des cinq continents de s'y côtoyer, dans un cadre convivial et festif, et de découvrir les différentes cultures des pays membres de la



Francophonie. D'autres événements et manifestations en marge du sommet sont prévus. Pour permettre aux visiteurs de découvrir l'île, trois circuits culturels et touristiques ont été mis en place et seront proposés aux visiteurs. ■

LE VILLAGE DE LA FRANCOPHONIE DANS L'ÎLE DE LA TOLÉRANCE ET DE LA PAIX

Afin de redonner à la langue française sa place et son rôle dans le monde, une stratégie internationale pour la langue française et le plurilinguisme a été conçue par le président Emmanuel Macron en mars 2018. Parmi les mesures phares, la création de La Fabrique numérique du plurilinguisme. Il s'agit, comme l'explique François Janot, chef de projet Industries culturelles et créatives à l'Institut français de Tunisie, de « *développer des programmes qui facilitent l'apprentissage du français dans un environnement multilingue. Yallab' est le premier projet pilote inscrit dans cette initiative. C'est un dispositif d'incubation de solutions technologiques innovantes au service de l'apprentissage des langues, piloté par l'IF* ». Un programme qui soutient l'innovation numérique en éducation, pour renforcer les compétences en langue française.

Le Laboratoire accompagne des entrepreneurs tunisiens du numérique, qui proposent des applications innovantes dans le domaine de l'apprentissage des langues. Les start-up sélectionnées bénéficient d'un soutien financier et stratégique. Le premier appel

à projet, lancé en novembre 2019, a permis de soutenir trois jeunes pousses tunisiennes sur une période de six à neuf mois.

Dans le cadre de la coopération éducative bilatérale franco-tunisienne, six « *clubs de culture et de numérique* » en langue française ont été mis en place dans des écoles tunisiennes. Les élèves y ont accès à une application développée par la start-up tunisienne Digital Cultural eXperience (DCX). Elle propose une expérience culturelle et éducative en réalité virtuelle, de sept à dix minutes, en langue française, à destination d'apprenants de 7 à 15 ans, dans l'univers reconstitué de Carthage, 2200 ans avant J.-C. « Cette application œuvre pour la promotion et la valorisation du patrimoine et de la culture, tout en améliorant leurs compétences linguistiques en français », explique le chef de projet.

La deuxième édition du programme Yallab' a été lancée le 23 mars 2022. Les premiers résultats seront présentés au prochain Sommet de la Francophonie, pour étudier la possibilité de dupliquer la solution dans d'autres pays francophones. ■

LE NUMÉRIQUE EST AU CŒUR DES RESEAUX INSTITUTIONNELS DE LA FRANCOPHONIE

L'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) a organisé les 11 et 12 octobre 2022 les Journées des Réseaux institutionnels de la Francophonie dans son siège à Paris et à distance. Les Réseaux Institutionnels de la Francophonie (RIF) sont constitués de 16 institutions, qui œuvrent ensemble à réaliser les objectifs de l'OIF en matière de gouvernance démocratique dans tout l'espace francophone. Ces institutions se réunissent tous les deux ans, avant le Sommet de la Francophonie, pour des journées d'échange et de réflexion sur les problématiques liées aux droits humains, à la démocratie et à la paix.

Dans le cadre du Sommet de la Francophonie et dans la continuité des objectifs de la Stratégie numérique de la Francophonie 2022-2026, le thème de la 8^e édition a pour titre : « Le numérique au service du citoyen, de l'État, de la gouvernance démocratique et politique ». La ministre béninoise de l'Économie numérique et de la Communication, Mme Aurélie Adam Soule Zoumarou, a ouvert ces journées, en visioconférence, en présence du conseiller spécial et diplomatique de la secrétaire générale de l'OIF, M. Désiré Nyaruhirira.

Les rencontres se sont articulées autour de trois ateliers thématiques. Le premier atelier a porté sur l'importance du numérique pour moderniser les services de l'État. En effet, les pays sont tous confrontés à la nécessité du recours au numérique pour moderniser et simplifier leurs services publics. Dans plusieurs pays, les citoyens peuvent demander une carte d'identité ou un extrait de naissance par voie électronique. Cependant, cette adaptation au numérique n'est pas encore généralisée dans tout l'espace francophone, avec un grand écart entre les pays du Nord et ceux du Sud. Cela confronte les services publics à des défis liés à la numérisation et à la protection des données personnelles.

L'atelier suivant a réuni les membres des réseaux pour un échange sur la démocratie participative et l'importance de la mise en place de réformes publiques et d'outils numériques adaptés. Rappelons que de grandes disparités existent encore au sein de l'espace francophone et plus particulièrement dans certains pays en développement. Les échanges ont porté sur la nécessaire modernisation des services publics.

Le dernier atelier a porté sur la protection des citoyens. Les débats ont abordé les nouveaux fléaux du numérique, à savoir la désinformation sur Internet, le harcèlement en ligne et la cybercriminalité. Malgré tous les avantages du numérique, les médias sociaux ont cependant accentué la propagation de certains discours de haine, qui touchent en particulier les plus vulnérables, à savoir les enfants et les femmes.

L'accélération de la diffusion des réseaux sociaux a permis aussi d'offrir un outil de communication transfrontalier aux personnes malveillantes et aux terroristes, ce qui a aggravé la radicalisation et la propagande terroriste. Les gouvernements doivent donc s'unir et être informés des évolutions dans le numérique et la cybersécurité.

Namizata Sangaré, présidente de l'Association francophone des Commissions nationales des droits de l'homme a recommandé, pour les États qui ne l'ont pas encore fait, d'« élaborer des législations nationales incriminant et récriminant la cybercriminalité ». Elle a également proposé la mise en place d'un système interconnecté des pays membres de la Francophonie, pour lutter ensemble contre les crimes numériques.

Cet événement a permis aux participants, grâce aux échanges et au partage d'expériences réussies, de mettre au point des recommandations et des suggestions sur les bonnes pratiques et les initiatives innovantes. ■



©www.CNDH.org

OIF - LA FORMATION À LA GOUVERNANCE D'INTERNET

Le numérique est au cœur des préoccupations de l'Organisation internationale de la Francophonie. Dans ce cadre, les états et gouvernements membres de la Francophonie et l'OIF se sont engagés lors de la 39^e Conférence ministérielle de décembre 2021 dans une nouvelle stratégie du numérique, adoptée pour la période 2022-2026. L'objectif est de faire de la transformation numérique un vecteur de développement, de solidarité et de connectivité dans l'espace francophone.

Le projet « D-CLIC, formez-vous au numérique avec l'OIF » a été mis en place. Il vise à renforcer les compétences des jeunes dans le domaine du numérique, mais également à accompagner les États et les gouvernements francophones dans la transformation numérique, à travers des formations à la gouvernance numérique destinées aux fonctionnaires et aux diplomates des pays membres de la Francophonie. En effet, pour mettre au point et discuter des politiques de renforcement du numérique dans l'espace

francophone, beaucoup d'aspects doivent être connus et maîtrisés par les décideurs et les agents publics.

Une formation en ligne est disponible et traite d'aspects liés à la gouvernance d'Internet, comme la cybersécurité, la surveillance en ligne, le commerce numérique et la gestion des données. Il ne s'agit pas d'une formation technique, mais de maîtriser les aspects institutionnels, régionaux et internationaux liés au numérique.

Une première session a eu lieu du 17 janvier au 2 avril, et a concerné 24 agents publics de 18 pays francophones. Une seconde cohorte a entamé la formation en octobre : 160 candidats y avaient postulé et 25 diplomates et fonctionnaires ont pu en bénéficier.

Les candidatures féminines et celles provenant des pays francophones en développement ont été privilégiées. Les candidats sélectionnés se sont engagés à consacrer huit heures par semaine à cette formation et à participer une fois par semaine aux séances en ligne.

LA FORMATION À LA « GOUVERNANCE D'INTERNET » EN BREF

Afin d'accompagner les États et les gouvernements dans leur transformation numérique, un cycle de formations destinées aux diplomates et aux fonctionnaires a été mis en place.

Les sessions ont lieu en ligne pendant dix semaines, à raison de six à huit heures par semaine et selon une approche collaborative. Les participants acquièrent ainsi une très bonne connaissance de tous les aspects liés à la gouvernance d'Internet et maîtrisent les aspects politiques liés au développement numérique. Les aspects technologiques ne sont pas abordés.

La formation est réalisée par la DiploFoundation en collaboration avec l'OIF.



© www.CNDH.org

Le numérique pour tous : le programme D-CLIC

L'univers du numérique s'est grandement développé, sans que tous les états et les gouvernements membres de la Francophonie aient pu s'actualiser ou mettre au point les formations nécessaires. La Pandémie de Covid-19 a par ailleurs accentué les disparités entre les personnes connectées et les autres.

Face à cela, beaucoup de jeunes et de femmes peinent à accéder au marché du travail et se retrouvent dans la précarité.

Afin d'accompagner la transformation numérique, et d'améliorer l'employabilité des jeunes, l'Organisation internationale de la Francophonie a mis au point un programme très ambitieux pour les former au numérique et renforcer leurs compétences.

Le projet D-CLIC vise à renforcer les compétences numériques des jeunes et des femmes dans les pays francophones afin d'augmenter leurs chances d'accéder à des emplois décents, en entreprise et dans l'entrepreneuriat. La priorité de ce programme s'adresse aux pays francophones d'Afrique, les Caraïbes et l'Asie-Pacifique.

Le programme D-CLIC, déjà en action, donne ainsi la possibilité à des jeunes de suivre des cursus de formation certifiante dans leurs pays, avec un opérateur local sélectionné. Une fois formés, les jeunes sont en contact avec des entreprises et des recruteurs, pour aider à leur réinsertion professionnelle.

Vingt cursus de formation professionnelle sont proposés avec des certificats dans les métiers de la communication, du marketing, de l'interface utilisateur, de la création numérique, de la conception et du développement de solutions numériques.

En 2021, la phase pilote du projet D-CLIC de l'OIF a été mise en œuvre dans dix pays, à savoir la Côte d'Ivoire, Djibouti, le Gabon, Haïti, Madagascar, le Mali, le Niger, la RDC, le Togo et la Tunisie.

Le 2^e Forum D-CLIC Pro, qui s'est tenu à Tunis (en Tunisie) les 19 et 20 juillet a réuni 300 personnes, dont 250 jeunes formés en modélisation 3D, en marketing numérique, en commerce électronique, en conception de jeux vidéo et en réalité virtuelle. Le 3^e Forum D-CLIC Pro, qui s'est tenu en septembre à Madagascar, a permis quant à lui de former 240 jeunes dans les métiers du numérique.

D-CLIC vise également à familiariser la nouvelle génération au numérique. L'OIF, à travers son réseau de centres de lecture et d'animations culturelles, propose des modules de formation pour les enfants âgés de 7 à 16 ans, accessibles sur ordinateurs, tablettes et téléphones intelligents, et des ateliers pratiques.

Enfin, la formation des agents publics aux enjeux de la gouvernance du numérique vient parachever le dispositif, qui couvre ainsi tous les besoins de la société. ■

LE PRIX DES CINQ CONTINENTS

Dix livres sont en lice pour le Prix des Cinq continents dans le cadre de sa 21^e édition. Un jury international présidé par l'écrivaine Paula Jacques les a sélectionnés parmi 188 candidatures. Le lauréat sera désigné en janvier 2023.

L'OIF a rendu publique, jeudi 22 septembre 2022, la liste des dix finalistes du Prix des Cinq continents, qui récompense, chaque année, un texte narratif (roman, récit ou recueil de nouvelles). Les ouvrages sélectionnés, dans le cadre de cette 21^e édition, représentent huit pays francophones et ont été choisis parmi une liste de 188 auteurs ayant candidaté pour ce prix. Un jury international sera chargé de choisir un livre gagnant. Présidé par l'écrivaine franco-égyptienne Paula Jacques, ce jury est composé de quinze auteurs issus de pays francophones. Le lauréat sera désigné en janvier 2023, et c'est en mars que lui sera remis le prix, en marge de la Journée internationale de la Francophonie.

Et les nommés sont :



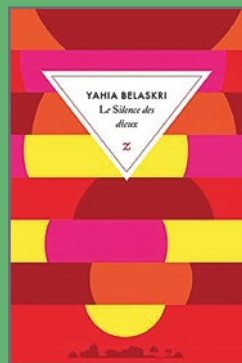
Noces de coton, d'Edem Awumey (Togo-Canada-Québec), éditions du Boréal (Canada, Québec)

L'intrigue qui se déroule sur quelques heures et l'auteur parcourt le temps d'une prise d'otage, l'Histoire, ses injustices et l'art d'y résister. Solidarité, quête de liberté, militantisme sont ici un moyen de se frayer un chemin malgré la difficulté. Des mises en abymes picturales donnent à ce récit une note sublime, au moyen d'allusions aux tableaux de Bruegel, de

Van Gogh ou de Benton.

Le choix d'une narration qui s'articule autour de 50 chapitres numérotés à l'envers est une manière originale d'envisager le temps et d'aborder les faits qui l'habitent.

Edem Awumey est né au Togo et est établi au Canada. Il est l'auteur de sept romans traduits dans plusieurs langues.



Le Silence des dieux, de Yahia Belaskri (Algérie-France), éditions Zulma (France)

Ce roman est inspiré de faits réels. Il relate l'enfermement dans lequel se retrouvent les habitants d'un village dont l'unique accès est bloqué par des soldats. On retrouve, au fil du récit, un climat d'ébullition, de réflexions, de quête de solutions, et on découvre des protagonistes qui cherchent un espoir pour s'en sortir.

Un roman qui place la femme au rang d'héroïne, capable de faire bouger ce qui semblait immuable.

Dans cette fiction historique, l'auteur se livre à une lecture de l'âme humaine, de ses espoirs, de ses désespoirs, de son isolement et de toute la haine susceptible d'en jaillir.

Yahia Belaskri est un ancien journaliste, poète et écrivain. On retrouve, dans ses écrits, une retranscription, en sentiments et en émotions, de l'Algérie qu'il a quittée.



L'agneau des neiges, de Dimitri Bortnikov (France-Russie), éditions Rivages (France)

Ce roman retrace le court et houleux parcours de vie d'une femme russe qui a connu la Révolution de 1917, les famines et la guerre. Née infirme, celle-ci grandit au fur et à mesure des misères rencontrées et s'élève contre le fatalisme qui sévit autour d'elle. Face aux forces nazies, Maria poursuit son élan de courage et de quasi-sainteté, et

entreprend tout ce qui est en possible – et plus encore – pour sauver douze orphelins de la famine. Une épopée humaine sur fond de drame historique dont les héros sont souvent ceux que l'on connaît le moins.

D'origine russe, Dimitri Bortnikov réinterprète, dans ce livre et dans les précédents, la langue française, sa stylistique et même sa typographie. À la manière du subversif Céline, il l'explore et en revisite les codes.

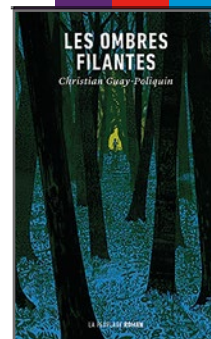


La Voleuse, de Daria Colonna (Canada-Québec), éditions Poètes de brousse (Canada, Québec)

Dans ce roman, il s'agit d'une introspection qui s'opère au rythme des anecdotes et des souvenirs et qui se veut une tentative salvatrice pour se libérer des démons d'un passé impénétrable par sa complexité.

Passant en revue les épisodes de l'enfance, raisonnant autour de la relation aux parents, méditant à propos des complexes liens de filiation, ce livre explore les dualités des rapports familiaux qui oscillent souvent entre amour et violence, entre pardon et rancune, entre l'évidence des liens et la difficulté des interactions.

À travers ses personnages et des faits en lien avec son propre parcours, la poète québécoise entreprend une exploration des racines et une quête identitaire par le biais des mots.

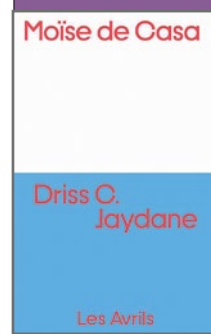


Les Ombres filantes, de Christian Guay-Poliquin (Canada-Québec), éditions La Peuplade (Canada-Québec)

On suit les péripéties d'un homme perdu dans la forêt qui cherche le chemin vers un camp de chasse dans lequel sa famille a trouvé refuge. Fuyant une panne électrique généralisée et affrontant une nature dangereuse et des rencontres hostiles, le héros se découvre et se trouve un adjutant inattendu. En mimant la

pérégrination de son personnage dans une nature impressionnante et au milieu de ses démonstrations de force, le romancier offre une réflexion autour des rapports humains imprévisibles, surprenants, rassurants...

L'écrivain québécois Christian Guay-Poliquin offre un roman-épopée moderne ayant pour cadre une nature fluctuante et pour objectif une quête de la sagesse.



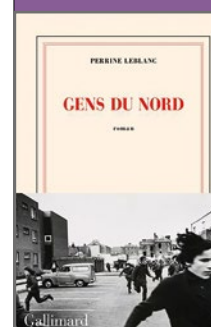
Moïse de Casa, de Driss Jaydane (Maroc), éditions Les Avrils (France)

C'est une odyssée urbaine dans les rues de Casablanca, dans les années 1970. Entre personnages fictifs et d'autres au pouvoir surnaturel, évolue un héros âgé d'une dizaine d'années qui tente d'affronter le monde et de s'élever au rang de surhomme. Son parcours est une série d'aventures et de tentatives qui prend naissance à l'écoute d'un appel lancé par

le roi Hassan II à l'adresse des hommes capables d'entreprendre une marche jusqu'au bout du Sahara.

Évoluant dans un contexte exclusivement féminin, déjouant les codes sociaux liés à la perception de la situation de sa mère divorcée, cet enfant devient un super-héros dans un paysage insolite et sur fond de mysticisme fantasmagorique.

L'auteur dresse ici le portrait héroïque d'un anti-héros bercé entre un monde onirique et un univers hallucinatoire et qui évolue dans une réalité qu'il pervertit à travers le regard neuf porté sur elle.



Gens du Nord, de Perrine Leblanc (Canada-Québec), éditions Gallimard (France)

Tel un récit de guerre, ce roman s'ancre dans le froid de l'Irlande, à un moment historique important : les années 1990, entre conflits et accord de paix. L'Histoire est ainsi revue, par le biais de protagonistes qui subissent les affres au quotidien. À travers un prisme journalistique, l'écriture de Perrine Leblanc revêt une précision chirurgicale dans le traitement des faits, partant de l'anecdote et allant vers les détails et l'analyse. La passion de l'autrice pour ce cadre spatial nourrit les descriptions et les charge, subtilement, en émotions.

Pourtant, le ton lyrique est à peine perceptible. La romancière lui préfère la précision historique et géographique et une tonalité savamment nuancée, avec suffisamment de sobriété pour contenir l'évocation des lourds conflits.



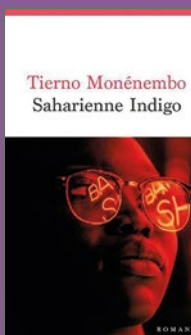
Les Aquatiques, d'Osvalde Lewat (France-Cameroun), éditions Les Escales (France)

Ce roman raconte les dessous des ambitions politiques dévorantes et déconstruit, à travers son intrigue et les choix que font ses personnages, l'avidité du pouvoir. Abordant le thème de l'émancipation de la femme à l'aune de problématiques modernes et dans un contexte ancré dans les traditions, ce

livre dépeint la société contemporaine et n'en manque pas les travers.

Certains faits sont le lieu d'une véritable critique sociale, notamment ceux liés à un personnage artiste, âme libre et ayant fait de ce qui est interdit parmi les siens (l'homosexualité) un choix de vie.

Ici sont critiqués les dogmes sociaux allant à l'encontre des libertés personnelles et l'avidité politique sans fin. Ici on prône l'émancipation de la femme et une révolte contre les traditions et la mainmise de l'homme.



Saharienne Indigo, de Tierno Monénembo (Guinée-Conakry), éditions du Seuil (France)

Tout commence par une rencontre insolite en terrain neutre : la rue Mouffetard. Et pourtant naît, de ce hasard, une rétrospection profonde. Une Guinéenne qui a fui, un jour, un tragique destin se retrouve face à une diseuse de bonne aventure et entame, au fil de la discussion, un retour vers son passé habité de

fantômes et de culpabilité.

Roman engagé, cette œuvre est l'occasion de relire l'Histoire teintée de rouge-sang, de douleurs et d'injustices à travers l'hommage rendu aux victimes du « Camp B » et des exactions du régime guinéen.



Enlève la nuit, de Monique Proulx (Canada-Québec), éditions Boréal (Canada-Québec)

C'est le récit d'une libération, d'une rébellion réussie contre des règles communautaires perçues comme aliénantes.

À travers son personnage juif hassidique, ce livre relate la liberté conquise au fil des affrontements et

acquise au prix de la solitude. Une réintégration dans une société que l'on connaît mais dont on redécouvre les codes s'engage pour ce héros dans la mouvementée vie montréalaise.

Un roman qui décrit la renaissance que peut connaître celui qui choisit sa vie loin du lourd fardeau de l'héritage. ■

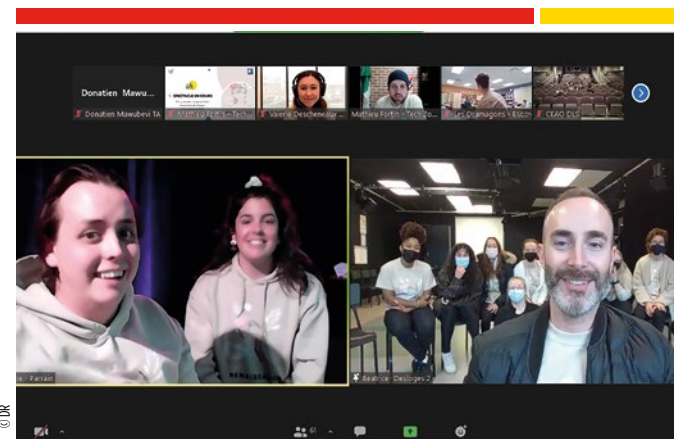
L'ONTARIO FRANÇAIS – LE THÉÂTRE D'ACTION



L'histoire a commencé pendant l'été 1971 : un groupe de huit hommes de théâtre francophone quittent les ateliers de l'organisme Théâtre Ontario, de langue anglaise, et décident de créer un théâtre francophone, en bonne et due forme, capable de faire face à la concurrence du théâtre anglophone. D'abord le groupe met en place une équipe nommée Arc-en-ciel, chargée de définir les besoins du milieu. Ensuite, il passe à l'action et lance, l'année suivante, Théâtre-Action (TA) : premier organisme franco-ontarien de service offert aux arts, dont la mission consiste à promouvoir et à développer un théâtre ontarien en langue française.

Quarante années ont passé, et le TA continue, bon an mal an, à jouer le même jeu, « toujours avec la même flamme d'antan et avec la même volonté d'acier », fait observer Marie-Ève Chassé, directrice générale de la TA. Malgré les remous politiques et idéologiques qui secouent le secteur des activités théâtrales en Ontario et les grands défis financiers, l'organisme résiste. Il est resté, des années durant « le cœur névralgique du théâtre francophone », selon les metteurs en scène Joël Beddows et Amélie Mercier.

Aujourd'hui, le TA rassemble, sous sa houlette, plus de 200 compagnies théâtrales, réparties entre compagnies professionnelles, groupes amateurs et troupes scolaires. Il tisse ainsi des liens entre les artistes confirmés et les talents en herbe et réunit autour de diverses activités théâtrales tous les francophones de l'Ontario qui s'intéressent au théâtre. « Le TA s'adresse à une francophonie hétérogène et diversifiée, celle qui caractérise aujourd'hui notre province. On essaie, autant qu'on peut, de faire rayonner les couleurs régionales, en respectant les besoins spécifiques locaux et en s'adaptant à leurs exigences », ajoute encore Marie-Ève Chassé.



Le FTAMS : le grand espoir

Le meilleur exemple de cette stratégie d'ouverture à la diversité est le Festival Théâtre Action en milieu Scolaire (FTAMS), la fierté de la TA.

Chaque année, 15 écoles secondaires francophones se déplacent avec armes et bagages, à travers les villes ontariennes, à la rencontre des francophones minoritaires. Elles présentent, à toutes les sessions, une dizaine de pièces de théâtre, en français, écrites et mises en scène par les élèves eux-mêmes, et ce depuis la scénographie jusqu'au jeu d'acteur.

« Ce sont toujours de grands moments de plaisir. On y pleure souvent d'émotion sans s'en rendre compte. Ces élèves se racontent avec une spontanéité très touchante, en conservant leurs accents régionaux authentiques. Ils illustrent leur créativité avec peu de moyens certes mais avec une sincérité intense et une sensibilité à fleur de peau qui fait frémir », témoigne la directrice générale.

Après chaque présentation, des séances de discussion sont ouvertes entre les professeurs, les élèves et le public. On y enregistre la participation d'environ 400 élèves.

D'après Marie-Ève Chassé, cette rencontre annuelle, qui rassemble les jeunes francophones dispersés à travers la province, renforce le sentiment d'appartenance à une culture de plus en plus minoritaire. Le français dans certaines villes de l'Ontario est très peu parlé par les jeunes. Il reste une langue minoritaire, même si celle-ci reflète une identité et une culture que l'on utilise parfois avec crainte et inconfort. « Se trouver soudain dans un environnement exclusivement francophone où l'on ne parle que le français avec la chaleur de l'amour et la magie de l'art, ravive chez ces jeunes une fierté d'être ce qu'ils sont, des Franco-Ontariens », explique encore Marie-Ève Chassé.

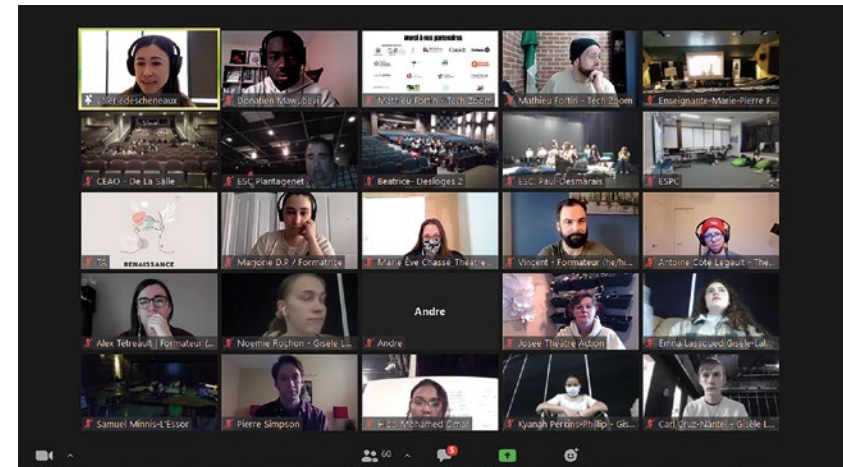
Pour garder la flamme, on leur offre aussi des ateliers animés par des professionnels. Outre l'encadrement artistique, ces derniers, dont la majorité est diplômée du département de théâtre de l'université d'Ottawa, font la promotion de cette formation académique, la seule offerte en langue française dans la province. Ce qui permet de créer, à long terme, des sources de motivation essentielles à la survie et à l'épanouissement du milieu théâtral francophone, un chaînon qui assure la continuité de la formation artistique professionnelle en Ontario.

Pour garder la flamme, on leur offre aussi des ateliers animés par des professionnels. Outre l'encadrement artistique, ces derniers, dont la majorité est diplômée du département de théâtre de l'université d'Ottawa, font la promotion de cette formation académique, la seule offerte en langue française dans la province. Ce qui permet de créer, à long terme, des sources de motivation essentielles à la survie et à l'épanouissement du milieu théâtral francophone, un chaînon qui assure la continuité de la formation artistique professionnelle en Ontario.

Juste par amour

« À notre surprise, l'engouement pour le FTAMS n'a pas été miné par la pandémie », ajoute la directrice générale. Pourtant toutes les activités du festival ont été converties en mode virtuel, où l'on a introduit la vidéo, « la musique sur les paroles théâtrales, la comédie musicale, les couleurs, les lumières et puis le rire... », lit-on sur le site de l'organisme.

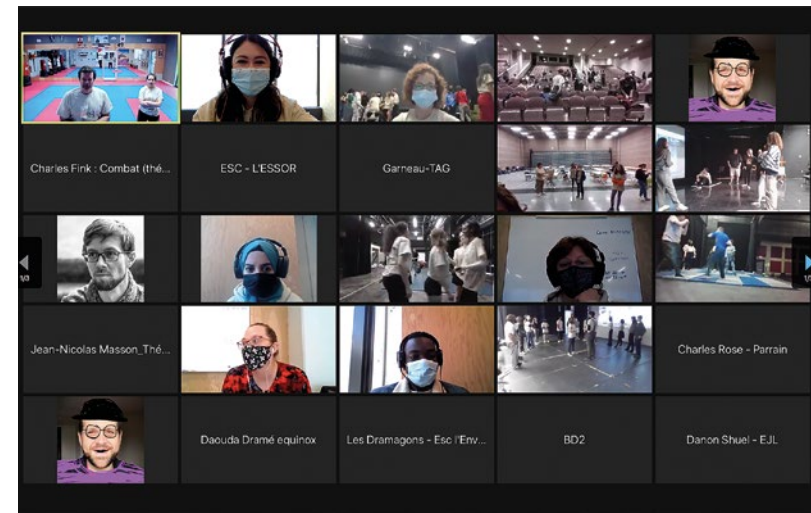
La première année, la TA a vu la participation de 200 élèves. « Et malgré les nouvelles circonstances, on a vécu une session originale et très créative qui a d'ailleurs beaucoup plu aux jeunes », fait remarquer Marie-Ève Chassé. Trois cents élèves étaient au second rendez-



Les jeunes aujourd'hui portent le flambeau de l'art francophone ontarien. Et ils ont du pain sur la planche. Le tableau hérité n'est pas tout rose : le théâtre francophone vit aujourd'hui une pénurie de main-d'œuvre à tous les niveaux artistiques, techniques et admiratifs, avec, de plus, un support financier qui n'est pas toujours facile à acquérir, surtout du côté des projets amateurs.

Malgré les bonnes intentions, l'épuisement se fait de plus en plus sentir. Les professionnels font face à un métier exigeant et dur. Les amateurs évoluent dans un environnement confronté au vieillissement et le tarissement des ressources, les leurs et celles de leur public. « Nous ne baissons pas les bras pour autant, le TA essaie de tenir son cap de leadership aussi bien en faveur des professionnels qu'en direction des amateurs et des troupes scolaires. Et nous ne sommes prêts à renoncer à aucun de nos partenaires », s'enflamme Marie-Ève Chassé.

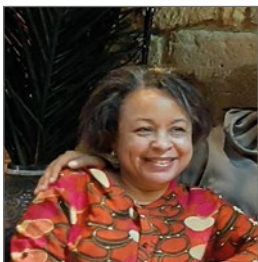
Pour les professionnels, le TA organise, depuis 2012, une rencontre biennale, Feuilles vives, au cours de laquelle les artistes peuvent lire des œuvres en chantier ou écrire des textes entiers en présence d'un grand public afin de rester au diapason des modes de création contemporaine. La sixième édition de cette biennale s'est d'ailleurs tenue en septembre. Quant aux amateurs, le TA leur offre des ateliers de formation assurés par des hommes de théâtres confirmés.



« J'ai quitté le milieu professionnel et adhéré au TA, pour me rappeler les raisons qui m'ont amenée à choisir ce métier. Les amateurs m'ont aidée à renouer avec l'amour du théâtre, la passion des planches et le plaisir de raconter des histoires... Le théâtre est avant tout une magie, une beauté et une émotion », conclut Marie-Ève Chassé. ■

REGARDS DE FEMMES

« La diversité n'est pas les différences. La diversité, c'est tout simplement accepter l'unicité de l'un et l'autre. » Elles sont actrice, écrivaine, experte en numérique, enseignante, artiste, ingénieure ou tout cela à la fois. Troisième volet du portrait de ces femmes, différentes, qui font de leur parcours une histoire inspirante avec une perspective commune : changer la vision du monde. Rencontres.



© DR

MYRIAM SENGHOR-BA

Myriam Senghor-Ba est uneoureuse de la littérature, qui fait de la diversité son porte-drapeau. Elle voit le jour à Dakar (Sénégal) l'année des indépendances africaines, d'une mère huguenote et d'un père sérère. La diversité des cultures est inscrite dans son ADN.

Depuis, elle n'a cessé de le revendiquer mais aussi d'en faire un outil pour créer des ponts entre les peuples. Elle passe son enfance entre le Sénégal, la France et l'Éthiopie. Après des études secondaires dans des institutions religieuses à Paris et son diplôme de l'Efap (École française des attachés de presse) en poche, Myriam Senghor-Ba retourne quelques années au Sénégal travailler dans une société et seconder sa sœur, propriétaire d'un restaurant.

Les années 1990 marquent un tournant dans sa vie. En effet, elle effectue ses premières missions pour l'ACCT et intègre ensuite l'Agence intergouvernementale de la Francophonie¹ en 1999, pour laquelle elle tient des stands d'information dans le cadre de grands rendez-vous, comme les Sommets de la Francophonie, le Masa d'Abidjan ou le Fespaco de Ouagadougou. Ces différentes activités et ses riches rencontres renforcent son goût pour les relations publiques et confirment sa volonté de transmission et de partage avec le grand public.

Promue spécialiste de programme à l'Organisation internationale de la Francophonie depuis une quinzaine d'années, Myriam Senghor-Ba apporte un soutien indéfectible aux professionnels de la chaîne du livre (éditeurs, libraires...) afin de renforcer leurs actions : par exemple, la coédition destinée

à rendre le prix du livre plus abordable pour le public. Elle accompagne également des organisateurs de manifestations littéraires². De plus, par son travail, elle contribue à l'émergence de prix littéraires (Afrilivres, Alioune Diop et Aminata Sow-Fall, du Sénégal, Amadou Kourouma de Genève, Ivoire de Côte d'Ivoire).

En 2007, Myriam Senghor-Ba prend également les commandes et anime le Prix des cinq continents de la francophonie. Créé en 2001 par l'OIF, ce prix a pour objectif de mettre en lumière des œuvres de fiction narrative écrites en français et les promouvoir ainsi que leurs auteurs³ sur les cinq continents. Myriam Senghor-Ba, femme engagée dans le domaine culturel, mémoire active de l'OIF, défenseur de la langue française, a œuvré durant toute sa carrière pour une meilleure compréhension entre les peuples. Elle reste et restera une figure emblématique de l'institution, appréciée par ses pairs. Les auteurs et les professionnels ne tarissent pas d'éloges, et sont unanimes sur ses qualités alliant humanisme et professionnalisme.

Si elle a quitté le navire de l'OIF fin octobre 2022, elle demeure toujours active dans la promotion des auteurs, éditeurs et autres professionnels de l'espace francophone. Nous espérons très prochainement la revoir dans une collaboration tant sur le continent africain qu'ailleurs dans le monde. Comme disait Saint-Exupéry, « *pour chaque fin il y a toujours un nouveau départ* » ! ■

1. Agence de coopération culturelle et technique (ACCT), devenue l'Agence intergouvernementale de la francophonie en 1996...
2. Prix Ivoire, avec l'association Akwaba Culture, d'Isabelle Kassi-Fofana (Côte d'Ivoire), Conakry Capitale mondiale du livre...
3. Parmi les lauréats, citons Yasmine Khat, du Liban, Alain Mabankou et Wilfried N'Sonde, du Congo...

LUPITA NYONG'O



© DR

Lupita Nyong'o a débuté au cinéma comme technicienne en 2005 sur le tournage de *The Constant Gardener*, au Kenya, en tant qu'assistante de Ralph Fiennes et de Rachel Weisz. En 2009, elle réalise le documentaire *In My Genes*, qui raconte le quotidien des albinos au Kenya, où cette maladie est considérée comme une marque de sorcellerie. Aujourd'hui actrice et activiste renommée, Lupita Nyong'o est connue pour son rôle dans *Twelve Years a Slave*, pour lequel elle reçoit l'Oscar de la meilleure actrice

dans un second rôle. Elle a également brillé dans *Us*, *Black* dans *Panther* et dans *Star Wars*.

Elle-même souvent moquée et humiliée pour sa couleur de peau, elle s'inspire de son histoire pour écrire l'album *Sulwe*. « *Sulwe a la peau couleur nuit, plus foncée que sa famille et tous ses camarades de classe. À huit ans,*

elle ne comprend pas pour quelle raison on pointe du doigt sa différence, mais celle-ci fait d'elle une personne à part, ce qui l'empêche de se faire des amis. D'autant plus que sa sœur a la couleur du soleil et semble attirer toute la lumière sur elle, tandis que Sulwe attend dans la pénombre. »

Magnifiquement illustrée et racontée, *Sulwe* est une histoire émouvante et universelle pour apprendre aux enfants que la beauté est diverse et ne vient pas seulement de l'extérieur.

Sulwe signifie « étoile » en luo, le dialecte natal de l'autrice. Au-delà d'un livre destiné aux enfants à partir de 6 ans, l'album est avant tout un livre d'apprentissage qui permet de renforcer la confiance et l'affirmation de soi, véritable plaidoyer contre la dépigmentation de la peau.

Lupita confiait lors d'une interview avoir été victime des railleries de ses camarades au sujet de sa couleur de peau, très foncée. C'est en découvrant la *top model* Alek Wek, à la peau très sombre, qu'elle surmonte ce complexe. En 2016 elle est élue plus belle femme du monde : une consécration qui sonne comme une belle revanche! ■



© DR

DIOULLY OUMAR DIALLO

Cette combattante chevronnée est née à Nouakchott, en Mauritanie. Elle obtient un master 2 en réseaux et télécommunications à l'université de Dakar. À son retour dans son pays natal, en 2012, elle est consternée par les faits divers qui tournent autour de kidnappings, de viols voire de

meurtres de femmes. Les femmes sont exposées à des agressions et sont très peu protégées. En effet, Un projet de loi, porté en mars 2016 par le gouvernement, prévoyait notamment l'aggravation des peines pour viol, la pénalisation du harcèlement sexuel et la création de chambres spécifiques pour les affaires de violences sexuelles. Mais, à deux reprises, en janvier 2017 et en décembre 2018, ce projet a été rejeté par le Parlement.

Alors, pour répondre au besoin de sécurité, Diouly Ouma se lance dans l'aventure entrepreneuriale et crée l'application TaxiSecure. C'est une application gratuite qui permet, depuis un téléphone portable, d'identifier un taxi grâce à sa plaque d'immatriculation, de géolocaliser le véhicule, d'envoyer rapidement un message d'alerte si le chauffeur devient menaçant. TaxiSecure remporte le Prix de l'engagement associatif de l'ambassade de France puis se distingue lors d'une compétition organisée par Hadina Rimtic,

un incubateur de projets technologiques et innovants en Mauritanie. Si le concept est innovant, l'application a aussi ses limites. D'abord économique, car toutes les femmes n'ont pas les moyens de s'offrir un smartphone et d'acheter les crédits Internet, et ensuite technique, notamment du fait de la difficulté d'accès à la base de données des Autorités de régulation des transports terrestres (ART), qui permet de vérifier le numéro de l'immatriculation du taxi et la conformité de sa licence. La jeune femme ne baisse pas pour autant les bras et crée, en 2016, RIM Self Defense, une association où, après avoir suivi une formation gratuite de six mois, les femmes de tout âge peuvent enseigner gratuitement dans les quartiers de la capitale et transmettre leurs techniques de défense. Pour toutes ces femmes, les dojos de RIM Self Defense, financés en partie par la coopération française, sont devenus des espaces sécurisés, des lieux d'échanges et de conseils. Elle préconise avant tout, pour renforcer le combat, une mutualisation des initiatives en impliquant tous les acteurs de la société : société civile, leaders religieux, décideurs politiques. Pour cette militante des droits humains, les violences fondées sur le genre reposent sur des stéréotypes et des normes sociales. Ell estime donc qu'« *avec la sensibilisation et l'éducation, les mentalités peuvent changer pour atteindre une société plus égalitaire* ». Et peut-être espérer, demain, une loi pénalisant les crimes commis à l'encontre de toutes les femmes. Le combat continue! ■



© DR

SOUAD DIBI

Souad Dibi a créé il y a plus de vingt-trois ans l'association Elkhir. Dans sa genèse, la structure a été créée en 1998 pour venir en aide aux plus démunis et visiter les enfants abandonnés dans l'unité pédiatrique des hôpitaux. Aujourd'hui elle aide les femmes à se révéler, à devenir actrices à part entière du développement local et national. En effet, l'association s'est donné

pour objectif de briser les verrous de la discrimination des genres, de lutter pour l'égalité des droits entre les hommes et les femmes, et de permettre ainsi, à chaque femme, d'acquérir les outils pour une meilleure insertion dans la société.

Souad Dibi souhaite avant tout changer les lois qui ne correspondent plus au visage de la société moderne et qui mettent à l'écart une grosse partie de la population. Pour cela elle mène plusieurs projets avec l'aide de son équipe et des bénévoles : en 2008, l'association crée un centre d'écoute et d'orientation juridique, d'appui médical et psychologique. Il s'agit du premier centre d'écoute à Essaouira qui défend les femmes victimes de violence et de maltraitance. Elle participe également à un programme sur les droits humains avec un réseau d'associations de la région Marrakech-Tansift-Elhaouz et mène progressivement des campagnes de sensibilisation dans des villages éloignés du centre-ville d'Essaouira.

En 2013, l'association crée la maternelle sociale « Les Petits Marins », un dispositif d'accueil de jour des enfants, qui aident les mères seules qui n'ont pas d'option de garde durant leur travail ou leur formation. Elle crée

également une coopérative de prestation de services, MS Intérim, qui offre des missions de travail intérimaire aux femmes ayant des difficultés à trouver un emploi. L'association œuvre en partenariat avec différentes entreprises, principalement dans le secteur hôtelier.

Ce sont là une liste non exhaustive des actions menées par Souad Dibi avec son association. Des initiatives avec des impacts forts qui lui octroient une reconnaissance mondiale.

- **2014** Souad Dibi est nommée par le quotidien *Le Monde* parmi les 9 femmes qui font bouger l'Afrique.
- **2015** Elle obtient le Prix de l'émancipation des femmes au forum Sigef, à Genève.
- **2020** Elle obtient le Prix de droits des femmes et des filles par la direction monégasque.
- **2021** Elle obtient pour la deuxième fois le Prix de droits des femmes et des filles par la direction monégasque.
- **2021** Elle est choisie comme femme modèle par l'hôtel Le Medina du Groupe Accord, à l'occasion du 8 Mars.

Souad Dibi est une militante multirécidiviste d'action sociale qui lutte pour la justice sociale. « *C'est à nous de changer les choses. Je veux aider toutes ces femmes à se sentir mieux, à se sentir intégrées dans une société qui leur appartient également. Je les aide à se sentir libre. Car la liberté n'est pas une option, c'est un droit pour tous.* »

Aujourd'hui, le rêve de Souad est que l'association puisse avoir un local propre avec l'espoir d'accéder à une meilleure stabilité économique et d'assurer ainsi la pérennité de ses activités. ■

« C'EST CELA L'IRAN DANS LEQUEL NOUS VIVONS »

Le 13 septembre, Masha Amini est arrêtée et maltraitée par la police jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ce jour marquera le début de la révolte qui secoue depuis l'Iran. La sociologue **Mahnaz Shirali** revient sur cette crise sans précédent d'une nation en pleine implosion.

Nous sommes tous des témoins impuissants face à la révolte en Iran. Quel est votre ressenti face à cette révolte ?

En Iran, quand vous êtes une femme ou un jeune, vous êtes la cible des insultes, de la répression, de la menace et de la violence. Il y a une police des mœurs qui veille à la manière dont les femmes sont habillées, à la manière dont les jeunes se comportent en public. Il y a plusieurs semaines, Masha Amini était cette jeune fille qui marchait dans la rue, et, sous le prétexte que son voile n'était pas conforme, qui a été molestée, puis tuée. Cela fait maintenant des semaines que les Iraniens ne décolèrent pas. C'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Cela a créé une contestation majeure de la part de la population. Les Iraniens sont furieux, et dans la rue. Ils ne peuvent plus supporter autant de violence dans leur vie quotidienne.

Quel exemple vous vient à l'esprit, quand il s'agit de violences perpétrées par le régime islamique ?

Il y a un an, une femme condamnée à mort était dans la queue en attendant son tour. Cette femme dans l'attente de se faire exécuter est morte d'une crise cardiaque, mais le juge religieux a ordonné de pendre son corps inanimé. Le tribunal religieux a condamné une autre femme à l'énucléation (on lui a arraché les yeux). Nombre de femmes sont souvent exécutées pour avoir tué leur agresseur. Sans compter les nombreux crimes d'honneur dont les femmes sont victimes. Il n'y a aucune mesure concrète pour garantir l'application des lois visant à empêcher la violence faite aux femmes. C'est cela l'Iran dans lequel nous vivons. Les femmes vivent quotidiennement dans la peur.

On constate que les manifestants sont autant des hommes que des femmes. Est-ce qu'il en a toujours été ainsi ?

On est vraiment pour la première fois face à un mouvement social qui rassemble autant les hommes que les femmes de toutes les catégories sociales, de tous les âges, de toutes les villes. C'est un excellent signal qui est envoyé aux autorités de ce pays et au monde. Je disais que c'est une solidarité de genre et une solidarité sociale. Jamais, on n'a eu cela auparavant : les filles et les garçons solidaires les uns à côté des autres. Ils se défendent mutuellement. J'ai l'impression qu'il y a une conscience nationale plus forte qui est née. Aujourd'hui, nous sommes tous les membres d'une seule nation : la nation iranienne, que l'on défendra au prix de notre vie.

Lors d'une interview vous dites, je cite : « La peur a changé de camp. » Que signifie cette déclaration ?

Je suis en relation avec plusieurs centaines de jeunes à travers les réseaux sociaux. Je leur demande de faire attention à eux et de ne pas

se faire tuer. Je leur répète chaque fois qu'un bon soldat est un soldat vivant. Ils me répondent qu'ils n'ont plus peur de rien. Le seul objectif qu'ils se fixent, c'est de faire partir ce régime. Ils sont désespérés, car ils veulent être libres comme les autres jeunes. Ils veulent vivre en liberté et sont prêts à tout pour l'obtenir. Ils n'ont plus peur de rien. Ils sont en train de crier leur désespoir dans la rue, peu importent les conséquences.

Quel est votre message d'espoir ?

Je pense que la lutte des jeunes Iraniens pour la liberté et pour la démocratie mérite d'être soutenue par tous ceux qui ont la chance de vivre dans des pays libres et démocratiques. ■



Fenêtre sur l'Iran. Le cri d'un peuple bâillonné, paru aux éditions Les Pérégrines, 2021, 300 pages.

En novembre 2019, en réaction à une révolte populaire, les dirigeants de la République islamique coupent la connexion Internet du pays. Ils massacrent à huis clos, en trois jours, au moins 1500 manifestants pacifiques. Depuis 1979, l'Iran est devenu l'un des pays les plus fermés du monde, et son régime l'un des plus dictatoriaux. L'économie est exsangue, les désastres écologiques accablent la population, par ailleurs ravagée par la Covid-19. La plupart des journalistes iraniens sont en

prison, et les femmes qui résistent à la domination religieuse sont réprimées. Privés de leurs droits fondamentaux, et en l'absence de libertés politiques, les Iraniens ont pour seul espace d'expression les réseaux sociaux. Le contrôle d'Internet est ainsi devenu un enjeu majeur pour les responsables politiques, obligés de s'en réapproprier les codes pour diviser la société. La mobilisation virtuelle annoncerait-elle un soulèvement populaire ? Mahnaz Shirali a mené l'enquête au cœur de ces réseaux sociaux. À la lumière de l'histoire et de la culture iranienne, son analyse des réactions et des comportements des internautes révèle un peuple iranien bien différent de celui habituellement représenté dans les médias, et dont les récits semblent être autant d'appels à l'aide. ■

SAMI TCHAK

LE CHANTRE DES VIES MINUSCULES

La 14^e édition du Prix Ivoire a sacré *Le Continent du Tout et du presque Rien*, paru aux éditions JC Lattès en 2021. À travers cette distinction, le jury salue « la profondeur d'un romancier qui, avec un rare talent, convoque la question du destin de l'Afrique... Son ouvrage, mêlant les énergies du récit et de l'essai, sait parler aux lecteurs les plus exigeants ».



© DR

Cette phrase et cette reconnaissance sont le prétexte idéal pour saluer un écrivain qui depuis plus de trente ans construit une œuvre essentielle qui se veut le récit de nos vies cabossées. Entré en littérature il y a trente-quatre ans, avec *Femme infidèle*, un premier roman militant aux airs de manifeste féministe, celui qui a signé ses premiers textes Sadamba Tcha-Koura n'a cessé, livre après livre, de montrer les bouleversements contemporains à l'aune des humains malmenés par le

cours de l'Histoire. Il préfère, dans sa production aux personnages en qui le bon ou le mal se cristallise, les hommes complexes capables du meilleur comme du pire.

Douloureux pour la littérature africaine, habituée à la complaisance dans l'analyse de soi et au militantisme confortable, son style marqué entre autres par une implacable lucidité s'attaque aux instruments de domination et prend le parti des dominés de toutes parts.

Les romans d'Abubakar (*Les Fables du moineau*) ne sont pas des romans à thèse, mais des textes dans lesquels s'opposent des dialectiques et toujours une quête. Les quêtes de Heberto, dans *Hermina*, celles des enfants de la rue dans *Le Paradis des chiots* et *la Fête des masques* et la redéfinition de l'altérité dans *Filles de Mexico*, *Al Capone le Malien* ou encore *Le Continent du Tout et du presque Rien*. Ce projet littéraire singulier a comme facteur marquant son unicité, ce qu'il est convenu d'appeler les obsessions littéraires de l'écrivain, c'est-à-dire : la quête de l'amour, celle de la littérature et celle du père.

Son érudition se voit et se lit par la portée sociologique et philosophique de ses romans, qui font de lui l'un des piliers de la littérature française, comme le confiait JMG le Clézio à la parution d'*Al Capone le Malien* : « Son œuvre est de celles qui aujourd'hui donnent des ailes à la littérature française. »

De cette œuvre dans laquelle il y a toujours la ville, les marges, le désespoir, la misère, mais aussi la femme aimée, la femme désirée, nous pouvons dire qu'elle est une variation autour de la vie. La fête de vivre.

Émergeant d'un réalisme apparent, on retrouve sous la plume de Sami Tchak tout un univers onirique, de souvenirs, d'érotisme, d'hallucinations qui poussent les murs de la conscience du réel jusqu'à les réduire comme peau de chagrin pour arriver à la seule vérité recherchée dans le roman, celle qui est sève nourricière des textes qui résistent à l'épreuve du temps : la condition humaine.

Si nous trouvons le monde décrit par l'auteur dur, c'est parce qu'il est profondément marqué par la douleur, la souffrance de tous ces dominés qu'il peint avec lucidité et précision. Si la souffrance d'Ernesto à El paraiso interpelle, c'est bien parce que Sami Tchak arrive à transfigurer le réel, à en faire de la littérature, à saisir dans leur globalité les vies et les réalités dont il s'empare pour dire notre condition. L'écriture du Togolais, c'est « arriver à faire poésie universelle à partir de la merde existentielle ».

On ne saurait faire ici une analyse in extenso du travail de l'auteur togolais, Grand Prix littéraire d'Afrique noire pour *La Fête des masques*, Prix Kourouma pour *Le Paradis des chiots*, Prix Ahmed Baba pour *L'Ethnologue et le Sage*, Prix Renaissance française pour *Les Fables du moineau* et maintenant Prix Ivoire pour *Le Continent du Tout et du presque Rien*. Il convient toutefois de noter que ce qui est considéré à tort comme transgression ou libertinage n'est qu'une façon de s'approprier la vie, une réponse de ses personnages à la misère systémique, imposée. C'est dire combien le sexe dans l'œuvre de Sami Tchak est un moyen de réappropriation de soi pour arriver à célébrer la vie.

Car la démarche du fils du forgeron, cet alliage de rigueur, de souci du détail, d'un engagement certain pour la beauté et du refus de la platitude, est riche d'enseignements et dessine le prix à payer pour écrire juste et précis : l'authenticité.

Il suffira, pour finir, de dire sobrement que les textes de Sami Tchak, tant théoriques que romanesques, nous rendent sensibles aux drames des vies confrontées aux inégalités et aux dominations. En ce sens, il est le chantre des vies minuscules. ■



LES JEUNES CINÉASTES OSENT !

La deuxième session du Festival international du cinéma jeunesse, « Mon premier film », à la Maison de la Tunisie, à Paris.

Chaque premier film est un rêve audacieux qui se réalise, une idée fantastique qui se concrétise et un espoir qui brille dans le reflet des premières pellicules. Malgré les imperfections, les erreurs et les maladroites, ce premier film reste un événement unique, « la toute première carte d'identité professionnelle de chaque artiste », précise Abdelmajid Jallouli, directeur exécutif et membre du jury du Festival international du cinéma jeunesse « Mon premier film », qui vient de célébrer sa deuxième session, du 26 au 29 juin, au théâtre du pavillon Bourguiba, à la Maison de la Tunisie, à Paris. Le festival Mon premier film met donc en avant cette première identité cinématographique du jeune artiste. Il a été lancé en avril 2019 par le Centre international de la culture et des arts du palais El-Abdelliya, à Tunis, sous la direction de Wahida Dridi. Sa mission est simple mais ambitieuse. Il se veut une sorte de tremplin qui permette aux jeunes cinéastes du monde entier, qu'ils soient des amateurs ou des élèves des écoles et des universités de l'audiovisuel, d'intégrer l'industrie du cinéma par la grande porte : un « cadre événementiel qui assure la visibilité des jeunes réalisateurs partout dans le monde et qui leur offre un espace pour présenter leurs œuvres », précise Abdelmajid Jallouli. Même si, à ses débuts, ce festival s'est plutôt appuyé sur une production exclusivement nationale. L'idée naît lorsque Zouhair Latif, directeur de la chaîne de télévision tunisienne Telvza Tv, met une caméra à la disposition

des étudiants en audiovisuel, en juin 2018. Après une année, la première session du festival a lieu au palais El-Abdelliya, à Tunis. Elle rassemble toutes les productions réalisées par cette initiative dont les meilleurs films sont primés par un jury présidé par le réalisateur tunisien Ibrahim Letaïef. Une belle réussite, certes, mais la pandémie coupe court aux activités du festival et brise son élan.

Changement de cap

Toutefois, la période creuse de deux ans permet à Wahida Dridi de prendre du recul et de réfléchir sur les objectifs du festival naissant auquel elle croit dur comme fer : progressivement, son rêve grandit, son idée germe et son espoir se donne des ailes. Elle change de cap et s'oriente vers la production internationale. Le pari se révèle gagnant. Mon premier film est soutenu par Hubert Tardy-Joubert, directeur de l'Institut français de Tunisie, qui prête main-forte à l'initiative. Ce directeur, auquel le festival a rendu hommage, a d'ailleurs mis au point un programme d'aide aux jeunes Tunisiens dont l'objectif est de soutenir les projets artistiques et spécialement cinématographiques. Taher Battikh, le directeur de la fondation Maison de la Tunisie à Paris s'embarque également dans l'aventure. Il devient même le directeur honorifique du festival. Il offre l'espace fraîchement rénové à la Maison de la Tunisie, le théâtre du pavillon Bourguiba

en tant que lieu d'accueil officiel pour toutes les prochaines sessions de Mon premier Film.

Trente films en compétition

Ainsi, ayant le vent en poupe, Wahida Dridi et son équipe passent à la concrétisation de leur projet. Une cinquantaine de courts-métrages de plusieurs pays répondent à l'appel. Le festival en retient trente : dix-huit films étrangers, venant de sept pays (Syrie, Azerbaïdjan, Soudan, Togo, Algérie, Iraq, Liban) et douze films tunisiens.

Trois critères de sélection sont appliqués :

tout d'abord, le court-métrage doit être une première réalisation, ensuite, il doit répondre aux exigences cinématographiques de base et, enfin, il doit refléter un effort financier de production, « parce que la fabrication d'un film nécessite de l'argent. Assumer le cinéma c'est aussi assumer ses ressources matérielles », explique Abdelmajid Jallouli.

La collection de cette deuxième session a été, selon ce réalisateur, tout simplement « épatante ». La compétition était serrée. « Les jeunes artistes aujourd'hui n'ont pas froid aux yeux. Ils osent se jeter dans l'eau avec très peu de moyens. On a eu droit à une panoplie de films fantastiques. Il y en a même un qui a été entièrement réalisé par un smart téléphone, et ce, depuis la prise de vue jusqu'au montage. De plus, ces jeunes talents ne craignent pas d'aborder de multiples sujets sociaux qui vont, du micro au macro, et de les traiter avec une profondeur qui laisse libre cours à une immense créativité exprimée dans une simplicité époustouflante », fait encore remarquer Abdelmajid Jallouli, Pour constituer son palmarès, le festival a fait appel à un jury composé de cinq réalisateurs primés, qui sont également des enseignants universitaires dans diverses écoles d'audiovisuelles. Outre Abdelmajid Jallouli, figurent également le cinéaste tunisien Mohamed Damak, qui assure la présidence du jury, le Tunisien Mohamed Ali Cherif, le Jordanien Al Hakem Masoud et le Syrien Almouhannad Kalthoum.

Palmarès

La Coupole d'or du festival a été ainsi décernée au film *Papillon*, réalisé en 2017, par le réalisateur et scénariste tunisien Issam Bouguerra (lire encadré), qui a étudié la publicité et l'audiovisuel en Tunisie, puis la production cinématographique à Los Angeles. La Coupole d'argent a été accordée au scénariste et réalisateur algérien Youssef Bentis pour son film *The Final Word (Le Dernier Mot)*, réalisé en 2020. Le court métrage raconte le calvaire vécu par un scénariste talentueux qui se retrouve en proie à des problèmes psychologiques. Il s'est trouvé devant le dilemme de l'art et de l'argent et, donc, du cinéma et de la production. La Coupole de bronze a été décernée à l'actrice et réalisatrice syrienne Rabeb Marhaj pour son film *Anha (À propos d'elle)*, réalisé en 2021. Mais le prix lui a été retiré à la dernière minute « parce qu'il s'est avéré que son film n'était pas sa première

production. Pourtant, il y avait du cinéma. Mais on ne joue pas avec la charte du festival », explique encore Abdelmajid

Jallouli. Ironie du sort : le film de Rabeb Marhaj plaide pour le rejet des masques et des mensonges et pour l'acceptation de l'autre, quel qu'il soit.

La mention spéciale du jury est allée au cinéaste libanais Salem Hadchity pour son film *Notfa*, réalisé en 2020. Il raconte l'histoire d'une femme qui se débat entre son instinct maternel et sa volonté de se débarrasser de

son fœtus.

Outre les courts métrages en compétition, le festival a projeté le film *Non assistance*, de Patience Priso, à la cérémonie d'ouverture, et *Le Festin*, de Mohamed Damak, à celle de clôture.

Mon premier film a également rendu hommage au Tunisien Mahmoud Said, l'ancien acteur de la troupe du Théâtre du soleil, sous la direction d'Ariane Mnouchkine, ainsi qu'au producteur du cinéma tunisien Ferid Memmich. Un hommage spécial a également été rendu à feu Hichem Rostom, décédé le mardi 28 juin dernier.

À l'instant d'un premier film, le festival Mon premier film, certes encore à ses débuts, aspire à devenir grand et porte en son sein les mêmes rêves audacieux, les mêmes idées fantastiques et le même espoir de grandir et de pétiller sur les scènes internationales. « On progresse pas à pas et l'on apprend de nos erreurs et de nos maladroites. Ce n'est que le début », précise encore le directeur exécutif.

Ce festival a l'ambition d'enrichir sa liste de sponsors et surtout de nouer des relations avec les grands événements cinématographiques du monde entier. « Le Festival de Cannes, par exemple, pourrait éventuellement nous parrainer et nous soutenir dans notre noble mission. Nous avons l'espoir qu'un jour de grands réalisateurs naissent, ici, sur nos écrans, et se mettent en contact avec le grand cinéma à partir de notre festival », ajoute encore Abdelmajid Jallouli. ■

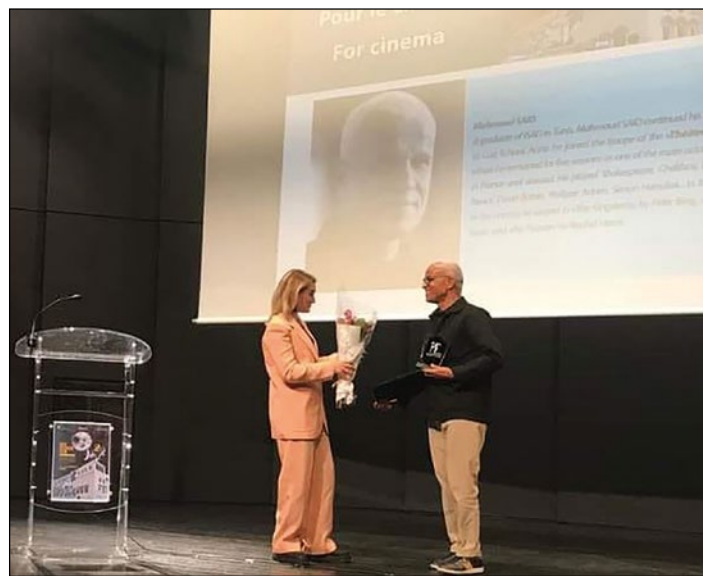
© DR



▲ Les membres du Jury



▲ Le producteur Ferid Memmiche honoré par le festival.



▲ L'acteur Mahmoud Said honoré par le festival



▲ Wahida Dridi, directrice du festival, entourée par Messieurs Taher Dattikh, directeur honorifique, et Qbdelmajid Jallouli, directeur exécutif.

ANNIE ERNAUX

OU LES ANNÉES D'UNE FEMME

C'est à une figure des lettres hexagonales, dont l'œuvre, largement autobiographique, est le miroir de toute une époque, que les jurés du prix Nobel ont accordé leur distinction. L'autrice des *Années* est la première Française ainsi récompensée.

Qu'est-ce qu'un bon écrivain, une bonne écrivaine ?

Annie Ernaux, 82 ans depuis le 1^{er} septembre, qui couche sa vie intime sur le papier depuis un demi-siècle, en est-elle une ? À ceux qui en doutaient, les jurés du prix Nobel ont apporté une réponse très claire le 6 octobre, en lui décernant leur distinction annuelle, saluant « le courage et l'acuité clinique avec laquelle elle met à découvrir les racines, les éloignements et les contraintes collectives de la mémoire personnelle ». Annie Ernaux, en effet, a fait de son vécu la matière même de ses livres, une vingtaine à ce jour. Le premier, *Les Armoires vides*, paru chez Gallimard en 1974, est la relation de l'avortement qu'elle a subi dix ans auparavant, lorsqu'elle était étudiante. Dès lors, la condition féminine prendra une place importante dans son œuvre. Ainsi dans *La Femme gelée*

en 1981 (publié chez Gallimard, comme les prochains livres cités) évoque-t-elle son mariage, ses maternités, son travail d'enseignante. Entre les rêves de l'adolescente et les désillusions de la femme mariée se révèlent l'itinéraire et la place d'une femme dans une société encore très patriarcale. Ses premiers livres avaient une apparence de fiction. Peu à peu, elle rejette la forme romanesque pour verser dans l'autobiographie pure et simple. Dans *La Place* (1983), ouvrage pour lequel elle se voit attribuer le prix Renaudot, elle revient sur ses années d'enfance et d'adolescence à Yvetot (Seine-Maritime), brossant notamment le portrait de son père, ancien ouvrier reconverti en épicier. Un autre récit, *Une femme* (1987), sera consacré à sa mère, morte après avoir souffert de longues années de la maladie d'Alzheimer. *Passion simple* (1992), où elle relate très crûment sa liaison amoureuse – forcément clandestine – avec un diplomate soviétique, est probablement son livre le plus connu. Il a fait en 2020 l'objet d'une adaptation cinématographique de Danielle Arbid. Tout le monde s'accorde sur un point : *Les Années* (2008), vaste fresque qui court de l'après-guerre à nos jours, est la pièce maîtresse de son œuvre. Il recoupe tous les livres précédents, les prolonge, les complète.

Assurément, Annie Ernaux se situe aux antipodes d'un Marcel Proust, dont on commémore le 18 novembre le centenaire de la mort. L'auteur d'*À la recherche du temps perdu* soutenait qu'une œuvre ne se jugeait qu'en elle-même et qu'il n'y avait pas lieu d'établir un lien quelconque avec la biographie de son créateur. Encore faut-il préciser que Proust, soucieux de ne jamais être confondu avec ses personnages, a tout fait pour cacher une orientation sexuelle qui, au tournant du XX^e siècle, était encore considérée comme hautement répréhensible.

Si Annie Ernaux, elle, se met à nu sans vergogne, c'est pour que son témoignage personnel contribue à dévoiler des phénomènes collectifs. L'ancienne professeure agrégée de lettres indique elle-même que son travail est à cheval entre la littérature, l'histoire et la sociologie. « *Je ne suis pas exhibitionniste. Je parle de moi parce que c'est le sujet que je connais le mieux quand même... Je m'intéresse à ce qu'il a pu y avoir de social déposé en moi comme dans tout le monde* », a-t-elle un jour expliqué. Pour elle, l'acte d'écrire permet de rendre visible et sensible l'expérience vécue. Peu d'auteurs abordent les uns après les autres voire simultanément des thèmes aussi délicats que la sexualité, la maladie, le corps vieillissant, la démence, la violence domestique. Sans oublier des « *objets considérés comme indignes de la littérature* » tels le RER et le supermarché de son quartier de Cergy-Pontoise, où elle a élu domicile en 1975.

Pour rendre compte de ce quotidien ordinaire, parfois glauque, Ernaux déploie un style d'une grande simplicité. Elle le qualifie d'« *écriture blanche* ». La platitude pour exprimer la banalité, ironisent ses détracteurs. Lesquels doivent néanmoins admettre que l'ancienne prof de lettres écrit dans un français impeccable. Sa création livresque est hantée par un sentiment de déchirement entre le milieu populaire dont elle est issue et son accession, grâce à ses études, à un monde plus bourgeois. Or, comme elle l'a elle-même souligné, c'est dans cette tension, nourrie de honte et de culpabilité, qu'est né chez la « *transfuge de classe* », selon sa formule, le besoin d'écrire.

Le couronnement de l'écrivaine par le comité de l'Académie suédoise a – si l'on excepte quelques esprits grincheux – été salué par l'intelligentsia française. À la gauche de la gauche, dans la France insoumise, parti politique dont elle se montre très proche, tout particulièrement. Il a évidemment réjoui les féministes de tout acabit. Mais également toute une génération de jeunes écrivains qui en ont fait leur modèle, à l'instar d'Édouard Louis, son épigone déclaré, ou encore Éric Vuillard et Nicolas Mathieu, l'un et l'autre Prix Goncourt (*L'Ordre du jour*, 2017, *Les Enfants après eux*, 2018), dont la description minutieuse du réel caractérise le travail littéraire.

Ce Nobel conforte par ailleurs le statut de la France comme terre privilégiée des lettres. Avec seize prix reçus depuis 1901, dont le premier décerné cette année-là à Sully Prudhomme, elle arrive en tête des nations distinguées par l'institution suédoise devant les États-Unis (treize prix) et le Royaume-Uni (onze). ■



FESTIVAL DE NAMUR :

LE FONDS IMAGE DE LA FRANCOPHONIE AU SERVICE DU CINÉMA

Le Festival du film francophone de Namur s'est tenu du 30 septembre au 7 octobre. Y ont été primés deux films soutenus par le Fonds Image de la Francophonie : *Sous les figes*, d'Erige Sehiri, qui a obtenu le Bayard d'or, et *Ashkal*, de Youssef Chebbi, qui a obtenu une mention spéciale du jury.



Le film d'Erige Sehiri *Sous les figes* a obtenu le Bayard d'or au Festival du film francophone de Namur dans le cadre de sa 37^e édition. Cette production récipiendaire de la plus haute distinction du festival a été soutenue par le Fonds Image de la Francophonie.

Les actions de ce film se déroulent lors de la récolte des figes. Un cadre spatio-temporel (en été, dans les champs) propice aux rencontres et à la convivialité, mais non dénué d'allusions à l'effort et à l'épuisement. Dans ce film, Erige Sehiri livre un regard sur une jeunesse en manque de moyens et d'opportunités, à travers un exemple tunisien aisément transposable dans des sociétés autres. Malgré la présence des personnages dans un cadre spatial unique (mais à ciel ouvert), l'on retrouve dans ce film l'universalisme des sentiments et un regard critique et averti porté sur le monde, sa géopolitique, sa complexité, ses vicissitudes...

Le récit est peuplé d'antagonismes : grandeur d'âme et « petites vies », horizons vastes et perspectives limitées, cadre figé et pensées en mouvement... De ce fait, se déploie le récit de la non-alienation, de la non-résignation, de la recherche de la splendeur dans le quotidien. Un réalisme social transparaît qui apporte une note romanesque au traitement du prosaïque. La cinéaste a fait le choix de mettre sur le devant de la scène le combat de femmes et d'hommes évoluant dans des espaces reclus. Elle a aussi fait le choix de faire incarner cette vision par des acteurs non professionnels. Cela ne fait qu'accentuer le prisme réaliste prôné par Erige Sehiri.

Ashkal est un film du réalisateur tunisien Youssef Chebbi. Les actions se déroulent dans le Tunis moderne, parmi les grandes bâtisses et les chantiers. Puisant dans les codes du polar, le rythme effréné et le suspense soutenu, le cinéaste instaure une atmosphère particulière. Il fait évoluer deux détectives à la recherche de la

vérité, au milieu d'un brasier humain où se consomment les efforts de la classe ouvrière.

Le cinéaste dresse le portrait d'une Tunisie post-révolutionnaire qui dénote avec l'image folklorique qu'en dépeignent plusieurs productions cinématographiques. Le climat y est maussade, loin des archétypes méditerranéens. Le décor est fait de béton, et les personnages sont comme happés par la grandeur des bâtiments entre lesquels ils évoluent.

Cherchant la vérité au milieu du chaos urbain, les protagonistes évoluent dans un climat menaçant. La trame narrative s'ouvre ainsi à des sujets moins anecdotiques, comme l'instabilité politique et les soubresauts sociaux qui lui sont corollaires. Le fait divers n'est ici qu'un prétexte pour aller plus loin dans l'analyse sociale et l'étude psychologique. Passionné d'arts plastiques et notamment de photographie argentique, Youssef Chebbi a offert, à travers ce film, une technicité particulière en faisant de chaque plan une nouvelle capture de la ville et de la vie qu'y mènent ses personnages. Les tons monochromes appuient les choix dramaturgiques et invitent à une lecture particulière des faits. Le réalisateur a, par ailleurs, fait le choix de donner un des premiers rôles à une danseuse, Fatma Oussaifi, dont c'était la première expérience au cinéma. Ses choix cinématographiques ont été épaulés par l'effort d'une équipe technique défiant les conditions réelles et les moyens limités pour aboutir à une vision artistique recherchée.

Le Festival du film francophone de Namur est un rendez-vous annuel des cinéastes qui incarne la diversité francophone et se présente comme un rassemblement au service de la francophonie. Y étaient en compétition 22 longs métrages et 25 courts métrages qui ont été évalués par deux jurys : le jury longs métrages ayant décerné les prix pour la Compétition officielle et le jury Émile-Cantillon ayant décerné les prix de la Compétition première œuvre. ■



LOTI ABDELLI

QUAND LE FRANCOPHONE ADAPTE SON FRANÇAIS



Star de l'humour en Tunisie, Loti Abdelli est un artiste autodidacte aux talents multiples. Avec une carrière déjà grande au cinéma, au théâtre et à la télévision, il est incontestablement le roi du one man show en Tunisie. Il arrive à remplir tous les ans tous les théâtres tunisiens et joue généralement à guichets fermés. Avec plus de 2 millions de *followers* sur Instagram, Lotfi Abdelli est un personnage très conversé par rapport à son franc-parler, son ton provocateur et ses prises de position. Il ose ouvertement se moquer des politiciens au pouvoir et aime provoquer les groupes d'influence puissants comme le syndicat des policiers tunisiens, ce qui lui a valu des critiques acerbes et même des menaces de mort. Au sommet de sa gloire, Lotfi Abdelli décide de quitter sa Tunisie et repartir de zéro à Paris pour une nouvelle carrière dans le stand-up en français. Déterminé et concentré sur cet objectif, il s'est retiré des médias et préfère communiquer avec son public via les réseaux sociaux ou sur une des scènes des petits théâtres parisiens. Il a accepté de nous accorder cette interview. Le rendez-vous a été donné dans un café parisien. Lotfi arrive à vélo. Les Tunisiens le reconnaissent, le saluent avec respect. Il leur répond en français.

Pourquoi avoir décidé de vous installer en France ?

C'est un choix de carrière mûrement réfléchi. J'ai décidé de m'expatrier en France parce que je voulais faire une carrière francophone internationale et je commençais à toucher les limites en Tunisie.

Quand j'ai commencé à avoir des menaces sérieuses sur ma personne par certains policiers, j'ai précipité mon départ.

Pourquoi avoir choisi la langue française ?

C'est notre seconde langue en Tunisie et c'est donc naturellement plus facile pour moi que d'autres langues. J'ai mes repères en français.

Quel était votre rapport à cette langue ?

J'avais une connaissance très basique, limite médiocre du français. Je peinais à m'exprimer et j'ai dû améliorer mon niveau au fur et à mesure. Je suis encore en train de le faire.

Sentez-vous que vous la maîtrisez maintenant ?

Non, en réalité, je crois que c'est elle qui me maîtrise.

Est-ce qu'il y a une différence entre un spectacle d'humour en français et un spectacle d'humour en arabe ?

Une très grande différence même !

Quand on fait de l'humour, il y a un français d'ici qu'il faut maîtriser, sinon on est déphasé. Les codes, les blagues, les vannes et le rythme sont différents.

Ce n'est plus le français que l'on apprend à l'école, mais un autre jargon parlé. C'est une sorte de mélange entre le français littéraire et un français actualisé, plus moderne, avec des expressions différentes. À l'oral, la phrase peut être exprimée de manière très différente. Une virgule ou un silence peuvent sensiblement changer le sens du texte ou la manière il est perçu par ceux qui l'écoutent. Toute la nuance est là.

Par ailleurs, ce qui nous fait rire en Tunisie ne fait pas rire les Français, et vice versa. J'ai donc dû reprendre de zéro et adapter mon français.

N'avez-vous pas peur de l'échec ?

Il m'arrive d'avoir peur, comme tout le monde.

Avant de m'installer à Paris, j'avais déjà un peu préparé le terrain et bien étudié l'environnement. J'avais déjà par le passé joué en France, pour un public tunisien.

La différence, c'est que, depuis mon départ en août, je me suis lancé dans une nouvelle carrière et en français.

Aujourd'hui, je fais des stand-up quotidiennement. Je passe d'un théâtre à un autre. J'écoute et j'observe ce que font les autres stand-uppeurs, je teste des vannes, j'écris, je note, je sors de ma zone de confort. Ensuite, je revois tout ce que j'ai fait. Je côtoie des artistes qui débutent et qui ne me connaissent pas, mais également des humoristes confirmés. J'apprends beaucoup des deux. Dans les stand-up ici, nous sommes payés au chapeau, et il m'est arrivé d'avoir seulement 4 euros. J'étais ravi, et j'ai acheté avec un sandwich kebab avec.

Par ailleurs, il faut savoir que l'on n'échoue jamais, essayer c'est déjà avancer.

Comment se porte votre ego ?

Mon ego, je l'ai laissé en Tunisie.

Pour entamer une carrière ainsi, il n'y a pas d'ego, y a du travail !

Être artiste, c'est travailler quotidiennement.

Même les plus grands showmen français, comme Gad Elmaleh, Edgard-Yves, Roman Frayssinet, Redouanne Harjane, testent et essaient leurs sketches devant de petits publics.

Ici, il n'y a pas de complexe de grande ou de petite salle, c'est la performance qui compte. Le plus important pour un humoriste c'est d'être drôle et à la page.



©AUDREY KNAFO

Que ressentez-vous quand on se moque de votre niveau de français ?

J'ai de la pitié pour ceux qui se moquent de ma manière de m'exprimer ou de mon accent. C'est un manque de tolérance, du racisme ou ce sont des personnes limitées intellectuellement. En général, ce sont des compatriotes qui se moquent, les Français apprécient ce que je fais.

Je suis satisfait de mon évolution, et mes stand-up en français ont de plus en plus de succès. J'arrive à faire rire des francophones non tunisiens, en m'exprimant uniquement dans la langue d'ici. Je souhaitais à mon arrivée pouvoir tenir une demi-heure de stand-up et j'ai réussi à le faire. Maintenant, je continue d'avancer pour atteindre le niveau auquel j'aspire.

On vous a vu pleurer sur Instagram. Qu'est-ce qui a été le plus dur pour vous, sur le plan personnel et sur le

plan professionnel ?

Mon cœur et mes racines sont restés à Tunis.

C'est très dur pour moi d'être là, loin de ma femme et de mes enfants. Ils me manquent énormément. C'est fatigant et douloureux de ne pas les avoir avec moi. J'arrive très bien à gérer tout le reste.

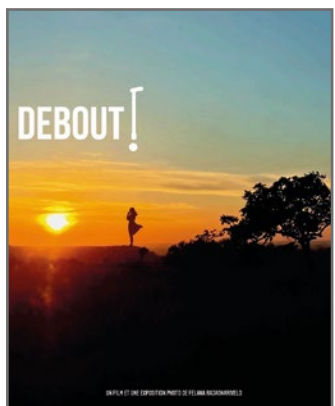
Ceux qui vous croisent dans la rue vous félicitent pour le courage de tout reprendre à zéro. Avez-vous un message à transmettre ?

Mon seul message est de faire rire les gens et les rendre heureux. Être humoriste est un métier noble parce qu'il apporte de la gaieté aux personnes. Il n'y a pas plus beau que ça. ■



« DEBOUT! »

UN FILM DOCUMENTAIRE POUR CHANGER LE REGARD SUR LE HANDICAP



Le film documentaire *Debout* a été diffusé le 30 mars, à Madagascar, dans la salle de cinéma Canal Olympia, sous le haut patronage de la première dame, Mialy Rajoelina. C'est l'histoire de quatre femmes en situation de handicap qui se battent au quotidien pour changer le regard des autres sur le handicap dont elles souffrent. La principale motivation pour la réalisation du film n'était pas seulement de sensibiliser la communauté sur les difficultés au quotidien des personnes en situation de handicap, en particulier des femmes, plus sujettes à la précarité. Elle visait également à pousser à la création d'infrastructures adaptées à leur handicap. Pour ce faire, Canal+

Madagascar, dans le cadre du programme « 1 mois, 1 cause », a coproduit *Debout* avec la réalisatrice Felana Rajaonarivelo, à l'occasion des 10 ans de l'Association des femmes handicapées de Madagascar (Afham). Autres partenaires importants : les salles de cinéma Canal Olympia en Afrique, dont certaines ont programmé la diffusion de *Debout* et qui reverseront 50 % des revenus générés à l'Afham. Avec la diffusion de ce film, l'Afham espère provoquer le déclenchement d'aides en tout genre pour les personnes en situation de handicap (subventions, projet de loi sur la protection, infrastructures...).

Le pitch de « Debout ! »

Debout ! met en lumière la vie de quatre femmes qui se battent au quotidien pour vivre dignement. La première est venue au monde sans ses deux mains, la seconde est née sans sa partie inférieure, quant aux deux autres, elles ont perdu l'usage de leurs jambes, enfant, dans des circonstances difficiles. Elles s'appellent Marie-Claire, Lahatra, Fela et Nourina : quatre battantes animées d'une force joyeuse malgré la pénibilité de leur quotidien. Si pour une personne valide les gestes les plus élémentaires, comme sortir de son lit le matin, sont une formalité, ce n'est pas le cas pour des personnes

en situation de handicap. Leur rituel est épuisant tant il est complexe. Il s'agit de manier des appareillages lourds à porter ou des chaises roulantes, et de se déplacer dans des infrastructures qui ne sont pas pensées pour elles. Loin de chercher à susciter la compassion, ces quatre héroïnes mènent leur vie professionnelle tambour battant, taraudées par une incroyable force de vivre. L'une est coach, l'autre est couturière, une troisième est traiteur et la dernière préside l'Afham. Dynamisme et volonté chevillée au corps, voilà le message positif délivré par le film documentaire.



© Felana Rajaonarivelo

Onjadiana Razafindrakoto, présidente de Canal+ Madagascar, répond à nos questions.

Pourquoi la chaîne Canal+ a-t-elle souhaité soutenir cette action, concernant le documentaire *Debout* ?

Canal+ Madagascar a souhaité soutenir cette action, car parmi nos axes RSE, nous avons choisi d'œuvrer pour les droits de la femme. Nous avons donc intégré cette action dans le cadre du soutien des femmes handicapées puis des personnes en situation de handicap en général, d'où la diffusion prévue sur les chaînes Canal+ dans le cadre du mois du soutien au handicap. C'était une manière de mettre notre notoriété et notre puissance de communication au service de la cause.



© Felana Rajaonarivelo

Quelles mesures Canal+ et Canal Olympia mettent-ils en œuvre pour s'engager auprès des héroïnes du film et soutenir le handicap ?

Au-delà de la mise en lumière de la situation des femmes handicapées, le film a également pour objectif de générer des revenus. En effet, Canal+ Madagascar, en tant que coproducteur du film, renonce à ses droits sur les recettes réalisées par le film. Celles-ci seront donc réparties entre la réalisatrice du film, les actrices et la caisse de solidarité de l'Afham (Association des femmes handicapées de Madagascar). Caisse, je le rappelle, destinée à soutenir les femmes handicapées dans leurs activités ou tout simplement pour leurs besoins vitaux. Je précise également que 50 % des revenus générés par la diffusion du film dans les salles de cinéma Canal Olympia qui participent à l'opération reviendront également à l'Afham.

Pensez-vous que ce film pourra changer le regard sur le handicap ?

À Madagascar et en Afrique en général, il y a encore très peu d'infrastructures ou de lois pour les personnes en situation de handicap. D'autant que, pour certaines cultures, le handicap est une honte



© Felana Rajaonarivelo



© Felana Rajaonarivelo

au point que les enfants handicapés dans les familles sont cachés, voire déscolarisés. L'objectif de ce film, c'est justement de changer le regard sur ces personnes afin que chaque individu puisse prendre conscience de la situation et suspendre son jugement. Un peu de bienveillance à tous les niveaux serait nécessaire pour améliorer le quotidien des personnes concernées, depuis le fait de leur réserver une place assise dans le bus jusqu'à des projets de loi portant sur leur protection, des infrastructures pour faciliter leur quotidien, des subventions pour les aider à acquérir du matériel orthopédique... Je me réjouis d'avance des prochaines diffusions grand public du film sur les chaînes Canal+ dans les salles Canal Olympia, qui contribueront à cette visibilité et joueront sans doute un rôle non négligeable sur le regard porté sur le handicap. ■

« DEBOUT ! »

C'est l'histoire de quatre femmes extraordinaires en situation de handicap, membres de l'Association des femmes handicapées de Madagascar.

Debout ! raconte le quotidien de ces personnes pétillantes, courageuses, et inspirantes, les défis auxquels elles font face dans un pays comme Madagascar, leur épanouissement, leurs aspirations et, surtout, leur volonté d'avancer.

Fela Razafinjato est directrice du Centre Sembana-Mijoro et présidente de l'Association des femmes handicapées de Madagascar.

Lahatra Nomenjanahary est *motivational speaker*.

Marie-Claire est mère célibataire et couturière à Tsihombe.

Nourina est traiteur à Majunga.

Debout ! est un film sensible sur la place des personnes en situation de handicap à Madagascar. D'une durée de sept minutes, il est accompagné d'une exposition photo. On y suit un fragment de la vie de Fela Razafinjato, de Lahatra Nomenjanahary, de Marie-Claire et de son fils, ainsi que de Nourina. Filmés à hauteur de la femme, tous les événements sont filtrés par le prisme

du regard et du ressenti de la réalisatrice et des héroïnes de la lutte pour le droit des personnes en situation de handicap.

D'après l'OMS, 10 % de la population malgache est porteuse d'un handicap. Parmi elle, 800 000 personnes sont âgées de moins de 15 ans, et seulement 11,3 % des enfants handicapés sont scolarisés.

La situation des personnes en situation de handicap nécessite que les feux de projecteur soient braqués sur elles.

Le contexte dans lequel nous avons décidé d'ancrer *Debout !* a son importance également. Il a pour cadre l'Association des femmes handicapées de Madagascar, une organisation qui regroupe plus de 600 membres dans le pays, et qui est représentée dans 15 régions.

L'ancrage territorial de l'association ne cesse de s'élargir.

À travers l'histoire de Fela Razafinjato, de Lahatra Nomenjanahary, de Marie-Claire et de Nourina, le film s'attache à décrire les réalités vécues par ces quatre femmes mais aussi celles que les autres vivent également, au détour des *storytellings*. ■

TROIS ÉVÉNEMENTS TROIS AFFICHES

Les événements culturels sont une occasion de découvrir des talents, mais aussi une occasion de révéler d'autres prouesses artistiques. C'est le cas de ces trois affiches de festivités se déroulant en Égypte, au Liban et en Tunisie et qui mettent en exergue les capacités créatives de jeunes artistes peintres, dessinateurs ou graphistes.

LES BOBINES D'ALEXANDRIE

L'affiche des Bobines alexandrines a été réalisée par Mohamed Gohar, architecte, artiste et chercheur. Ce jeune Égyptien porte un intérêt particulier aux origines historiques de l'urbanisme et de l'architecture. Dans cette réalisation, on retrouve un camaïeu de couleurs interprétant une scène nocturne dans un décor d'Alexandrie. Les éléments d'architecture représentés et les détails dessinés (le tramway, la charrette, l'éclairage...) participent à créer une ambiance particulière rappelant la convivialité des rues de cette ville balnéaire (on y voit les voiles et l'ondulation des vagues, au loin).

Se dégagent de cette affiche, des interférences littéraires qui renvoient à l'univers romanesque de Naguib Mahfouz, père du roman arabe. L'allusion aux arts est également présente via l'inscription « Darouich » au-dessus de l'entrée

d'un établissement (en référence à l'œuvre du musicien du même nom). Ombres et lumières s'associent dans cette œuvre d'art, pour scénographier la belle époque, celle qui a vu naître, en Égypte, les mouvements artistiques les plus fertiles et qui continue, vraisemblablement, d'inspirer. Les Bobines alexandrines est un festival de cinéma francophone pour la jeunesse. À son programme, des projections, des débats et des masterclasses. Organisé par l'association B'Sarya, avec le soutien de l'Université Senghor et du Lycée français d'Alexandrie, le festival s'est tenu dans sa deuxième édition à l'Institut français d'Alexandrie du 15 au 17 octobre.

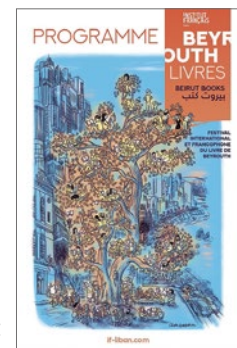


BEYROUTH LIVRES

L'affiche de Beyrouth Livres a été réalisée par Charles Berberian, dessinateur et scénariste de bande dessinée d'origine arménienne. Celui-ci est né à Bagdad et a grandi au Liban, avant d'entamer des études d'art en France.

Connu pour ses lignes élégantes et son ton ironique, Berberian a réalisé, pour cet événement livresque, une affiche où l'on retrouve le paysage urbain de la capitale libanaise, ses routes embouteillées, ses bâtisses en hauteur, ses falaises et sa côte jalonnées d'arbres... Dans ce dessin au fond sombre, la clarté émane de lecteurs aux diverses allures prenant des postures différentes, s'adonnant à la lecture, seuls, en duo ou en groupe. À l'ombre de cet arbre de lumière peuplé de lecteurs en tous genres se trouvent différentes personnes attablées savourant des moments de lecture ou d'écoute.

Cette affiche met à l'honneur la foisonnante ville de Beyrouth et l'état d'esprit qui y règne. On y lit une forme de bien-être, de joie de vivre et une sorte de *dolce vita* à l'orientale. Tel un Fellini racontant l'Italie de son enfance, Berberian dresse du Liban une vision à la fois réaliste et fantaisiste. Beyrouth Livres est un festival littéraire francophone et international organisé par l'Institut français du Liban et qui a eu lieu du 19 au 30 octobre 2022. Y sont organisés des expositions, des lectures, des débats, des spectacles et des concerts. Son programme se déploie aussi sur quarante lieux et institutions culturelles où la littérature est à la rencontre d'autres formes d'art.



JOURNÉES CINÉMATOGRAPHIQUES DE CARTHAGE

Les Journées cinématographiques de Carthage ont dévoilé l'affiche de la 33^e édition de cet événement attendu par les passionnés et les professionnels du septième art. On y trouve une figure féminine à l'allure glorieuse et gracieuse. Les auteurs de l'affiche présentent leur travail comme un clin d'œil au film de Ousmane Sembène *La Noire de...*, qui avait obtenu le Tanit d'or lors de la première édition des JCC en 1966. La femme représentée est donc l'actrice sénégalaise, héroïne dudit film, M'bisine Thérèse Diop.

L'affiche a été réalisée grâce à la technique innovante du painting digital. On y lit la volonté du festival de rappeler l'ancrage multiculturel de ses valeurs, son enracinement africain et son déploiement méditerranéen. La calligraphie arabe utilisée au niveau de la robe de la femme représentée et de sa coiffe marque également l'orientation de cet événement ouvert aux cinémas de tous bords. Un arrière-

fond lumineux et un envol d'oiseaux viennent doter cette fresque d'une note hautement symbolique. Cette illustration est l'œuvre du jeune Tunisien Bader Klidi, en collaboration avec l'agence de communication Box. Elle incarne les thématiques universelles d'optimisme et de liberté.

Les Journées cinématographiques de Carthage se tiennent tous les ans dans la capitale tunisienne. Leur objectif est la mise en valeur des cinémas d'Afrique subsaharienne et des pays arabes. Les manifestations lors et autour de ce festival sont une occasion de créer des ponts entre les professionnels du cinéma du Nord et du Sud et entre leurs productions et le public tunisien et international.



CONTES AFRICAINS, LE PATRIMOINE ORAL

NIVEAU : B2/C1 FICHE RÉALISER PAR INÈS OUESLATI

OBJECTIFS

- » DÉCOUVRIR UN GENRE LITTÉRAIRE : LE CONTE
- » REPÉRER LES CARACTÉRISTIQUES DU CONTE
- » IDENTIFIER LES VISÉES DU CONTE.

PRÉSENTATION DE L'OUVRAGE

Contes africains est un ouvrage réalisé à partir du travail de recherche et de collecte réalisé par les bibliothécaires de l'association « Des livres pour tous ». Ce collectif initié par l'auteure Marguerite Abouet a également procédé à la création d'un fonds sonore de contes, en collaboration avec l'association « Making waves ». On retrouve, dans ce livre, vingt contes provenant de différents pays de l'ouest africain. Les thématiques évoquées sont en lien avec des valeurs importantes et les récits se concluent par des morales.

POURQUOI LE CONTE ?

Le conte est un genre littéraire qui repose beaucoup sur l'oralité. Dans certaines cultures, notamment celles africaines, il a une place importante dans la littérature et occupe un rôle central dans les traditions.

Chaque communauté a son propre fonds culturel d'histoires et de références. Dans certaines cultures, la connaissance de contes permet de briller, de gagner en sagesse, d'être respecté dans le groupe. L'ensemble de ces récits constitue le patrimoine historique souvent transmis d'une génération à l'autre par le biais de l'oralité.

Ces contes sont un moyen d'aborder des thématiques en lien avec la nature humaine et d'évoquer des sujets comme : le courage, la justice, la jalousie, la solidarité... Souvent imagés, les contes font appel à l'humain, à l'animal et même au végétal pour illustrer les propos. Ils s'appuient sur l'allégorie et l'humour pour représenter les idées et aboutir à des leçons.

LES CARACTÉRISTIQUES DU CONTE

Le conte est un court récit de faits anecdotiques. Il puise dans l'imaginaire, le merveilleux et le surnaturel, des actions susceptibles de s'agencer dans le cadre d'une intrigue à dimension émotionnelle et aboutissant à une leçon édifiante et instructrice.

Le conte, en tant que genre littéraire, se base sur quatre éléments majeurs :

- L'univers imaginaire : Il s'agit d'allusions relevant du merveilleux et en inadéquation avec la réalité (exemple : un tambour qui permet de défier la famine, quand on tape dessus). Le conte recourt ainsi à un référentiel propice au rêve et à l'évasion. Cette caractéristique permet de concrétiser la fonction divertissante du conte.
- Les personnages : On retrouve dans le conte des personnages disposant de capacités surhumaines et qui accompagnent le parcours de personnages plus ordinaires (exemple : Un chien et une tortue qui échangent avec une femme âgée). Ce choix permet d'ancrer le récit dans sa dimension imaginaire.
- Un flou au niveau des indicateurs spatiotemporels : Dans la trame narrative du conte, il y a très peu de place au réalisme, d'où le choix de relater les faits sans indications précises aux lieux et aux temps dans lesquels se déroule le conte (Exemple : Un village). Cela permet de faciliter l'identification du lecteur et de donner aux propos une dimension universelle.
- Un conte, une leçon : Les contes évoquent souvent des caractères ou des valeurs. Ils ont une visée didactique, atteinte par le biais de l'allégorie. Chaque conte recèle un but moral lui donnant une valeur humaine intemporelle.

EXTRAIT DE CONTES AFRICAINS :



La Jalousie de la tortue (Un conte du Nigeria) Pages 71 et 72

Dans un village, vivaient Ijapa la tortue et Adjà le chien. Ces deux amis étaient les seuls animaux qui cohabitaient avec les hommes, les femmes et les enfants.

Un jour, alors qu'ils se baladaient, ils croisèrent Yawa, la femme la plus âgée du village. Elle portait sur son dos un fagot de bois très lourd et avait du mal à marcher. Adjà le chien la salua :

— Bonjour, grand-mère !

— Bonjour, mon enfant !

Pris de pitié, Adjà le chien proposa à son amie Ijapa la tortue d'aider la vieille dame à porter son fagot jusqu'à chez elle. Ijapa lui répondit :

— Tu m'as bien regardée. Tu m'imagines, moi Ijapa, jolie comme je suis, en train de porter sur mon dos un gros fagot pour raccompagner une vieille femme aussi lente. Non, je ne peux pas perdre mon temps ! Je suis désolée.

Puis, elle donna dos au chien.

Choqué par la réaction de son amie, le chien répliqua :

— Ijapa, tu t'entends parler ? Tu sais très bien que la tradition nous

demande d'être respectueux envers les personnes âgées.

[...]

C'est ainsi qu'Adjà le chien aida seul la vieille femme à porter son fagot.

La vieille dame fut touchée du comportement du chien :

— Merci beaucoup, mon enfant. [...]

Elle fit entrer Adjà le chien chez elle

— Voici trois tambours. Choisis celui qui te plaît le plus et apporte-le-moi.

Adjà le chien s'exécuta. Il opta pour le petit tambour qu'il remit à Yawa.

Elle aima le fait qu'il ait choisi le plus petit tambour, puis l'encouragea à rester humble toute sa vie. Elle ajouta :

— À chaque fois, je dis bien à chaque fois que tu auras faim, bats simplement le tambour. Ce sera comme un signe que tu m'enverras automatiquement, la nourriture apparaîtra.

Adjà le chien s'inclina, la remercia plusieurs fois, et rentra paisiblement chez lui.

Un jour arriva, où la nourriture vint à manquer. Alors que les provisions des villageois s'étaient épuisées, Adjà le chien, lui, ne manquait de rien. Il suivait scrupuleusement les indications de la vieille Yawa et mangeait chaque jour à sa faim...

DESTINATION FRANCOPHONIE



L'émission qui vous fait voyager en francophonie à travers le monde.

D'un pays à l'autre, **Ivan Kabacoff** part à la rencontre d'habitants qui ont fait le choix de la langue française. Tous ont un point commun : mettre en lumière leur culture, leurs modes de vies, leurs engagements et le tout en français !

Détails et horaires sur : tv5monde.com/dfmensuelle



Regarder le monde
avec attention

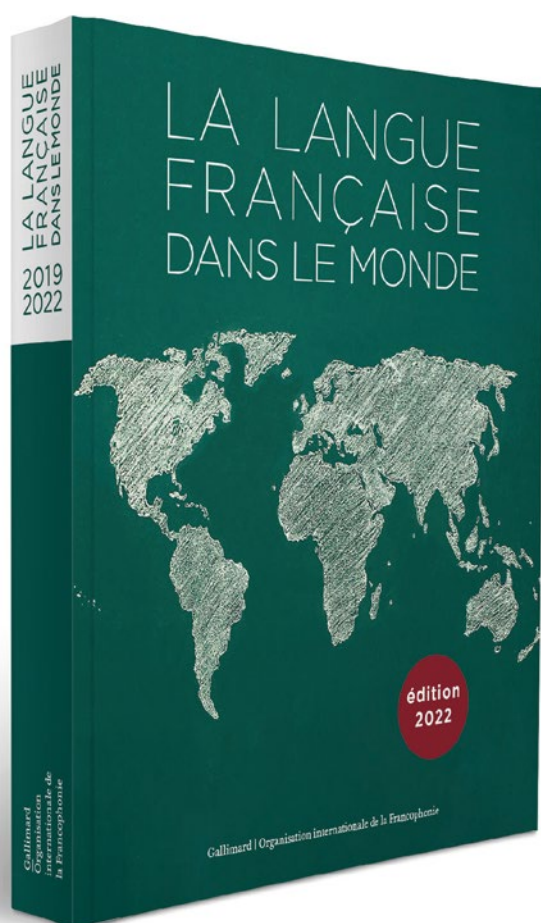
**TV5
MONDE**

Retrouvez l'émission
sur la plateforme



LA LANGUE FRANÇAISE DANS LE MONDE

édition
2022



368 pages. Parution le 24 mars 2022

Préfacée par Souleymane Bachir Diagne, cette 5^e édition de *La langue française dans le monde* nous plonge au cœur des différentes francophonies qui sont nées et se sont épanouies au fil des voyages que la langue française accomplit depuis quelques siècles. Ses pérégrinations l'ont conduite des terres européennes aux Amériques, à la Caraïbe, au Maghreb, dans l'océan Indien, en Afrique subsaharienne, au Levant et même en Asie. Avec 321 millions de locuteurs, la langue française demeure la 5^e langue la plus parlée au monde (après le chinois, l'espagnol, l'anglais et l'hindi).

À travers une série d'enquêtes et d'analyses basées sur des recherches universitaires, des travaux de documentation et d'analyses statistiques sur les évolutions démo-linguistiques, des entretiens et des témoignages, l'ouvrage rend compte de la présence et de l'usage du français dans la grande diversité des contextes sociolinguistiques au sein desquels il évolue.



ISSN : 0015-9395
ISBN : 978-2-09-035828-5

